Boosin

TRIOMPHE

DE LA SAINE PHILOSOPHIE,

OU

LA VRAIE POLITIQUE

DES FEMMES.

*PAR LA C. B. * * **

FRC.1.
4182.1.
Case
FRC
14994.
2128

Se vend chez DEBRAI Libraire, *Maison de l'Egalité*;

Et à L'imprimerie des Femmes, sous les auspices de la Convention Nationale, *Rue des deux portes Bon-conseil* N°. 8.

A PARIS.

THE NEWBERRY LIBRARY

TRIOMPHE
DE LA SAINE PHILOSOPHIE,
OU
LA VRAIE POLITIQUE
DES FEMMES.

LETTRE I.

ELÉONORE A CORNÉLIE.

PARDONNE, ma chère Cornélie, si tu n'as pas trouvé une lettre pour toi, incluse dans celle que ma mère à écrite à la tienne, pour lui apprendre notre arrivée ici: j'ai voulu avant de t'écrire, contempler notre nouvel azile, asseoir mes idées; afin de pouvoir acquitter la promesse que je t'ai faite, de t'entretenir de mes pensées, de mes plaisirs. Ne crois pas que pour te dédommager d'un silence de huit jours, je te fasse une longue description de notre habitation; non, ma chére, deux mots suffisent. Une maison dont la propreté est le plus bel ornement; un jardin vaste, tout de rapport, une basse-cour assez bien garnie; voilà toute notre possession; mais

quel charme un cœur sensible trouve dans le séjour de la campagne ! Ah ! ma Cornélie, il est des êtres qui sentent trop vivement, pour exprimer ce qu'ils éprouvent; et c'est le lot de ton amie. Je ne te ferai point de détails sur la beauté des productions de la nature; il faut voir de près pour apprécier : la peinture ne ressemble jamais à l'original; l'une parle à l'ame; l'autre fixe à peine l'attention. Si le dérangement de notre fortune n'affligeoit pas ma tendre mère, j'en bénirois le ciel, puisqu'il me place où j'aurois voulu naître.

Il faut, mon amie, que je te fasse faire connoissance avec nos voisins. Notre première visite à été chez la citoyenne Renelle. C'est une femme charmante; son affabilité, sa franchise, la font chérir de tous ceux qui la connoissent : veuve d'assez bonne heure, sans enfans, un revenu modique suffit à son ambition, et son goût, plus que la nécessité, l'a fixée à la campagne. Son frère, le citoyen Germeuil, que des infirmités ont vieilli avant l'âge, passe toujours la belle saison chez elle. Je n'ai jamais vu d'homme plus

amusant ; sa gaité feroit douter qu'il souffre ; il a du savoir sans pédantisme ; une mémoire cultivée le rend une bibliothèque vivante ; il cite avec tant de discernement et de grace, que l'on ne peut se lasser de l'entendre : une amabilité touchante achève de le caractériser. Tu juges que nous liâmes, dés le premier jour, le commerce d'amitié le plus étroit avec d'aussi intéressans personnages ; le rapport de sentimens supprime les cérémonies, et l'on est dispensé d'attendre le tems de se prouver que l'on s'aime, quand il suffit de se voir pour en être sûr.

Le citoyen Germeuil voulut galamment, nous accompagner chez toutes les personnes du voisinage. Parmi un assez grand nombre, je ne te citerai qu'une famille, qui m'a beaucoup interessée ; les autres, au moral, m'ont paru des êtres fort ordinaires.

La citoyenne Discenteuil, femme polie, mais réservée, a deux fils, tous deux beaux hommes. L'ainé, froid, silencieux, a su fixer mon attention, en ne nous faisant que très-foiblement les politesses d'usage : le cadet affectoit, au contraire, l'air du

sentiment, et avec un maintien triomphant, sembloit me dire: ton cœur est un tribut que tu me dois. Il mettoit trop d'esprit dans ses complimens, pour qu'on pût ne pas les agréer; mais en vérité, Cornélie, il est, de tous les hommes, celui que je voudrois le moins aimer. Quoiqu'en disent ses yeux, les miens ne sont pas la route de mon cœur. Jamais le mérite phisique ne me séduira; je ne me rends pas raison, ma chère, d'un mouvement de mon amour-propre; tu connois mon éloignement pour tout ce qui est flatterie; Le croiras-tu? l'indifférence affectée de l'ainé m'a plus frappée que toutes les graces du cadet. Mon aimable mère, à laquelle je n'ai jamais su cacher une pensée, a souri de mon espèce de dépit, et avec cette bonté qui lui est naturelle, m'a répondu: « le citoyen Di-centeuil, paroît un homme sensé, d'une humeur égale; ce n'est pas ce qui nous fait aimer des personnes qui ne nous voyent qu'une fois, en passant. L'avantage précieux de ce caractère n'est senti que par ceux avec qui nous vivons habituellement. Dans les sociétés, où l'on ne va que pour s'amuser, un

esprit vif, superficiel, fait des merveilles : un esprit égal y est moins recherché, parce-qu'il a peu de saillies brillantes; mais aussi, la personne qui en est douée, est assurée de faire sentir, et d'éprouver tout le charme de l'amitié. Avec elle, nul changement à craindre, nul caprice à essuyer: elle a toujours de la bonté, de l'indulgence pour tout ce qui ne blesse pas les mœurs. Ne vaut-il pas mieux ne pas entrainer les suffrages, au premier abord, et fixer celui des gens, qui, ne jugeant pas sur l'écorce, savent nous apprécier? Il nous suffit d'être aimables pour les indifférens; mais il faut posséder les qualités du cœur et de l'esprit, pour mériter d'avoir des amis. C'est assez pour les premiers que nous ayons de l'agrément; mais ce seroit trop peu pour les seconds, et pour nous mêmes. »

En admirant, ma chère Cornélie, comme ma tendre mère fait toujours envisager du bon côté ce qui en paroit le moins susceptible, et donner à-la-fois une double leçon d'indulgence et de morale, j'ai rougi de ma faiblesse; pour m'en punir, je t'en fais l'aveu. Adieu, ma sincère amie, je ne t'assure point de mon attachement; tu n'en s'aurois douter,

puis qu'il est impossible de te connoître et de ne pas t'aimer. Ce sentiment te garantit donc mon éxactitude à t'écrire. Je suis toute à toi.

LETTRE II.

Cornélie a Éléonore.

Rien ne peut me rendre mon amie, que ses lettres ; et tu te crois justifiée, mon ange, de m'avoir fait languir huit grands jours ! Je devrois t'imiter ; mais je n'ai pas la folie de te punir à mes dépens : après le plaisir de te lire, je n'en connois point d'autre que celui de te répondre.

Je te félicite, mon Eléonore, de la connoissance que tu as faite avec des personnes aimables ; car, pour tes arbres, je ne fais pas profession, comme toi, de les admirer : tu peux, sans scrupule, m'en épargner la description ; mais je veux que tu ne me sauves pas même une virgule, sur le compte de tes voisins. J'aime déjà le malade, puisque les sciences ne le rendent que plus agréable ; mais les deux Discenteuil ont la pomme ; j'ai tort de dire, les deux ; c'est au cadet seul

que je la donne. Je suis, comme toi, enchantée de l'interprétation que ta respectable mère a su donner à la conduite de l'ainé. Son indulgence est une leçon pour nous; mais je crois pourtant que nous ne devons pas plus de grace aux hommes, qu'ils ne nous en font; et c'est bien peu, je t'assure. Que mon observation ne blesse pas ta délicatesse. Tu sais que j'aime et révère les principes de ton aimable mère, comme elle même; mais, mon amie, si la défiance n'est pas le partage des belles ames, elle n'est pas moins un préservatif, malheureusement trop nécessaire dans la société. Je sais la distance où tu veux tenir l'amour. Prends garde qu'il ne se présente à toi sous la figure d'un philosophe; gare alors pour le cœur. Je connois le genre de ton esprit; tu te defendrois mal contre le mérite d'un sage. Voici ton horoscope. Les deux frères Discenteuil deviendront amoureux de toi; j'en jurerois: L'indifférence de l'ainé ne résistera pas à la douceur, à la franchise, à la candeur angélique de mon amie; le cadet se glorifiera de te rendre les armes; je te tais le reste de ma prédiction: je te

dirai seulement que, si je donne aujourd'hui la pomme au plus jeune, c'est uniquement, parce que je prévois qu'il me fera rire à ses dépens, et c'est une sorte d'obligation qui exige reconnoissance.

Tu ne me dis pas si les Discenteuil sont riches ; cela étoit pourtant bien essentiel ; car je gagerois que tu porteras ce nom. Adieu, mon Eléonore ; n'oublie pas que rien ne dispense d'écrire à son amie ; n'eût-on rien autre chose à lui dire que ce mot, *je t'aime.*

LETTRE III

Eléonore a Cornélie.

Tu me trouveras toujours docile, ma chère Cornélie, aux ordres de l'amitié ; et c'est avec plaisir que je vais satisfaire ta curiosité sur le compte des Discenteuil. La citoyenne Renelle nous entretenoit hier de la cause de la froideur marquée de Discenteuil l'aîné pour toutes les femmes. « L'amitié, nous dit-elle, que mon frère a conçue pour lui, à établi entre eux une

confiance mutuelle ; et il sait, qu'ayant été trompé autrefois par une femme qu'il aimoit tendrement, ce singulier homme a la plus mauvaise opinion du sexe entier ; il nous regarde comme d'agréables *poupées*, qui peuvent récréer et éxercer l'esprit, mais jamais mériter de remplir le cœur d'un homme sensé: il à formé le projet de ne se point marier, parcequ'il croit le mariage un joug accablant ; c'est la conséquence naturelle de ses idées. A ce travers près, c'est un homme du plus rare mérite ; c'est un philosophe humain, généreux ; un génie vaste, une ame noble, droite, franche, incapable de ruse ; c'est un ami sincère ; en un mot, il réunit aux vertus les plus précieuses, les qualités les plus aimables. Pour Hippolite son frère, c'est un galant de profession ; avantageux par caractère, il joint à beaucoup d'esprit beaucoup de graces ; et, par conséquent, se croit un mérite transcendant ; il fait de l'amour un jeu, et compte pour rien les victimes de ses gouts, de sa vanité.

Croiras-tu à présent, ma sensible amie, que je serai la femme de l'un des deux ? vois comme tu es un bon prophète. Ah ! ma chère, je n'ai rien à redouter de l'a-

mour, tant qu'il se présentera à moi sous cette forme.

L'éducation philosophique que j'ai reçue de ma mère, peut m'avoir préparée à donner mon cœur à un philosophe; mais, Discenteuil l'est-il? Je ne parle pas d'Hippolite; il est superficiel. Tu penses que l'admiration me conduira à l'amour: juges si c'est Discenteuil qui me fera faire ce chemin. Il ne nous croit point de vertus: est-ce un sage, qui peut douter de la réalité de la vertu? ainsi, de quel droit ose-t-il nous en refuser? Je conviens qu'il est des femmes, placées loin du bon exemple, privées d'une bonne éducation, livrées trop-tôt à leur propre foiblesse, et à la séduction des hommes, qui deviennent leur victime; mais, dis moi; quel est le plus coupable de celui qui commet le crime, ou de celui qui le fait commettre?

Ah, Cornélie, je crois que j'aimerois mieux vivre dans les bois, qu'avec les hommes! Que leur injustice est révoltante! Discenteuil me préservera, lui-même, du danger de le chérir. Le créateur, pour former et entretenir la société, a mis dans tous les cœurs le désir et la faculté d'aimer; mais

ce ne peut être que le rapport de vertus, de sentimens, et d'opinion qui forme entre les deux sexes un lien indissoluble. L'amour ne peut naître que de l'estime ; et nourri par elle, il mène à toutes les perfections.

Tu me demandes, mon amie, si les Discenteuil sont riches. Je pourrois me dispenser de t'apprendre que oui ; car ce seroit encore un obstacle à tes projets, s'il n'y en avoit point d'autres. Tu sais que je n'ai plus de fortune ; et une fille qui n'a pour dot que sa bonne conduite, n'est pas un parti. Il n'y a pas beaucoup d'hommes capables d'épouser une femme qui n'est que vertueuse. La vertu toute seule a peu d'éclat, et les hommes, en général, cherchent plus à briller, qu'à être heureux ; ou du moins, ils placent le bonheur où ils ne sauroient le trouver. Ils choisissent l'ostentation, au lieu du repos. La grande considération est cependant moins utile, qu'un intérieur de maison doux et agréable. La grande réputation ne sauve pas de mille petites amertumes, que l'on retrouve chez soi, et que l'on supporte avec moins de courage

que des revers importans. Dans les grandes disgraces, ou trouve du soulagement à donner au public bonne opinion de sa fermeté; mais, comme le mérite d'être patient chez soi, n'apporte pas une grande gloire, on souffre quelque tems sans se plaindre, et, à la fin, on se trouve accablé. Les hommes qui se marient, ne s'informent point du caractère, de la manière de penser, du goût de la femme qu'ils recherchent, mais seulement de sa fortune: nos vertus sociales n'entrent point dans leur calcul. Ils se marient pour leur postérité; car leurs enfans ne s'occuperont point de savoir, si leurs ayeux ont vécu heureusement ensemble; mais s'ils ont un gros héritage à partager. Puisque la raison, la prudence et le sentiment ne président presque jamais aux mariages, il n'est pas étonnant qu'il y en ait si peu de bien assortis. La plupart des hommes, trop indifférens sur les moyens de faire un bon choix, se recrient contre un lien si pur et si propre au bonheur; ils restent célibataires, et ils privent leur patrie de citoyens vertueux; car ce sont les époux bien unis, qui lui donnent les meilleurs enfans.

Tu vois, ma chère Cornélie, que je ne t'épargne pas mes réflexions. Je ne sais; mais il me semble que je perds de ma gaieté naturelle; l'air de la campagne en seroit-il cause? Je ne crois pourtant pas qu'il puisse produire cet effet; au contraire, il devroit donner plus d'essor aux idées riantes, puisqu'il vivifie les corps.

Adieu, ma tendre amie; si toute ma lettre n'est pas composée du mot *Je t'aime*, sois certaine que le sentiment qu'il exprime, et que je ressens pour toi, suffit à ton Eléonore.

LETTRE IV.

Cornélie a Eléonore.

Tes belles réfléxions, mon amie, ne me font pas changer d'avis. Je lis pour toi dans l'avenir. Discenteuil l'ainé sera ton mari; compte là-dessus. Le destin ne me démentira pas. Voici sur quoi je fonde mes conjectures. Sa mauvaise humeur contre une femme l'a rendu injuste envers toutes. Son amour pour toi le rendra à la vérité, à lui-même. Ne crois pas que je badine,

mon Eléonore ; c'est à toi qu'est réservé l'honneur de défendre les droits de notre sexe, et de nous réhabiliter dans l'esprit des philosophes modernes, qui puisent dans leurs cerveaux les torts dont il nous accusent. Quoi, ces nouveaux sectaires s'habitueroient à ne nous pas rendre juscice ! non, il n'en sera pas ainsi ; ton mérite m'en répond.

Je ne sais point flatter, ma chère. Jamais je ne me sers de fausse monnoie ; mais la vérité m'autorise à te dire que tu es faite pour conquérir le cœur le mieux gardé. Il n'y a point de retranchement contre les attaques, même involontaires, mais toujours réitérées, de la douceur enchanteresse, de l'intéressante sensibilité. Toutes les vertus contribueront à ton triomphe, que je regarde comme celui du sexe entier. Ta vénérable mère t'a fourni les moyens de convaincre par la force de l'évidence. Tu es l'élève de la vraie philosophie : c'est à toi à ramener les disciples qui s'en écartent.

Discenteuil ne pourra être long-tems insensible aux charmes d'une raison aimable, telle que la tienne. Les observations sur

la necessité d'une dot, ne m'arrêtent pas. Le sentiment sait lever un pareil obstacle. Le vrai sage, l'homme sensible estime les qualités du cœur, plus que tous les dons de la fortune : ces derniers se perdent; les autres restent.

Adieu, mon Eléonore; aime moi-toujours, comme t'aime ta Cornélie.

LETTRE V.

Eléonore a Cornélie.

Hier, après midi, ma chère Cornélie, à l'heure que maman a coutume de se reposer, je fus me promener, en relisant pour la vingtième fois, ta dernière lettre. Je riais du feu que tu mets à poursuivre le cœur de Disenteuil pour moi; toi seule as formé le projet de sa conquête. J'admirois avec quelle facilité ta forte prévention pour ton amie, aplanit les difficultés. Je ne sais comment, au milieu de ces agréables rêveries, je pus entendre un léger bruit que fit une enfant, âgée de trois ans, en tombant dans un étang qui est dans notre jardin. Je courus de toute ma force, et

m'élançai dans l'eau pour en retirer cette pauvre petite. Je ne sais point nager; je suis naturellement craintive; mais je ne sais pas calculer avec le danger, quand il s'agit d'en retirer quelqu'un. Je fus bien récompensée de mon zèle; car j'atteignis promptement la petite imprudente, que le désir de prendre un poisson avec sa main, avait fait avancer trop au bord. Avec beaucoup de peines et de fatigues, je parvins à rapporter mon précieux fardeau sur le rivage: ce ne fut pas sans avoir avalé de l'eau bourbeuse, et m'être déchiré les bras contre des filets qui étoient tendus; mais je ne sentis que le bonheur d'avoir sauvé l'aimable enfant. Sa mère, qui est la femme de notre jardinier, arriva dans le moment que nous sortions de l'étang. Elle m'aida à faire rendre à la petite l'eau qu'elle avoit bue; aussitôt elle rouvrit les yeux et nous parla. Je te rendrois mal les transports de reconnoissance de cette bonne mère; elle fit couler mes larmes d'attendrissement: j'eus bien de la peine à lui faire promettre de ne point conter cet accident à personne, afin d'épargner à maman l'inquiétude, qu'il n'altérât ma san-

té : elle auroit voulu en instruire tout le monde. Aidée de son bras, je regagnai promptement mon appartement pour changer d'habits et me remettre d'un tremblement universel qui m'avoit saisie. La fatigue, l'émotion m'obligèrent de me reposer sur mon lit : j'y étois encore, lorsqu'on vint me dire que ma mère me demandoit. La citoyenne Discenteuil et ses deux fils venoient d'arriver, et maman vouloit que je reçusse, ainsi qu'elle, cette visite. J'allois prétexter une indisposition, pour me dispenser de descendre ; car, Cornélie, je n'en avois pas la force, lorsqu'à mon grand étonnement, je vis entrer toute la compagnie dans ma chambre. La bonne jardinière avoit mal gardé le secret, ou plutôt, croyant que ma défense ne comprenoit pas son mari, elle lui avoit tout appris. Il venoit pour me remercier. Maman, l'appercevant par la fenêtre du salon, et me croyant dans le jardin, lui dit de m'y chercher. Cet honnête homme plein du sentiment qui l'animoit, ne lui répondit que pour lui apprendre ce qui étoit arrivé. Tu connois la tendresse de ma mère pour moi ; elle n'eut pas plutôt entendu ce récit,

que ne songeant point à ce que la politesse éxigeoit, elle fit une exclamation d'affection, en se tournant vers la citoyenne Discenteuil, et vola aussitôt à mon appartement ; cette dernière la suivit, et ses deux fils crurent devoir l'imiter.

Les caresses de ma mère, sa tendre sollicitude, les complimens des Discenteuil, ma propre émotion, tout contribuoit à me rendre, pour quelques instans, interdite. Enfin je revins à moi; je ne remarquai pourtant pas, dès le premier moment, que Discenteuil l'aîné avoit beaucoup perdu de sa froideur. Il me parla peu ; mais tout ce qu'il me dit tenoit autant à la sensibilité, qu'à la politesse. L'éloge qu'il fit de ma conduite, fut court, mais touchant. Ma chère Cornélie, chacune de ses expressions se gravoit profondément dans ma mémoire. Il se taisoit, que je croyois encore l'entendre. Pour Hippolite, il ne tarit point sur les complimens; mais les louanges, dont il m'accabloit, me firent bien moins d'impression que celles de son frère ; elles peignoient son caractère. Je veux t'en donner un échantillon. Il m'assuroit que mes yeux n'avoient

rien perdu de leur éclat. N'as-tu jamais fait cette réflexion, ma chère, que louer à l'excès dans une femme un avantage quelconque, qu'elle possède, c'est faire une critique tacite de ses autres traits? C'est lui dire : la nature a été bien avare envers vous; elle ne vous a donné que cela: pour moi, chaque fois qu'on m'a parlé de mes yeux, cette idée m'est venue. Je crois que rien n'est plus difficile que de faire un juste éloge de la beauté.

Après le départ des Discenteuil, me trouvant beaucoup mieux, je quittai ma chambre. En prenant quelque chose sur ma toilette, j'apperçus une lettre à mon adresse; je la portai tout de suite à ma mère, qui l'ouvrit : juge de ma surprise. Elle étoit d'Hippolite, qui m'offroit un amant sous le nom d'un ami. Ma confusion fut aussi grande, que si j'eusse mérité cette insulte. Mon embarras égaloit mon mécontentement. Ma tendre mère sut m'épargner l'un, et modérer l'autre. Il faut, mon amour, me dit-elle, mépriser cette inconséquence de jeune homme: c'est la seule manière de l'en punir. Il y auroit plus de vanité que de raison, à s'en offenser. Je me charge de lui remettre,

moi-même, sa lettre, et mon silence lui servira de leçon.

Les deux frères vinrent ce matin, pour savoir des nouvelles de ma santé. A leur vue, ma rougeur manqua me trahir. Je vis bien qu'Hippolite l'interpréta en sa faveur. Un regard froid que je lui lançai, auroit dû le faire revenir de son erreur; mais il crut apparemment que ce n'étoit qu'un acte de prudence, pour ne point éveiller le soupçon de ma mère; car il conserva son air satisfait. Il eut l'adresse de me dire mille choses tendres, en donnant à ses expressions une telle tournure, que je pouvois les prendre dans le sens qu'il désiroit, et que les autres n'y trouvoient que de simples politesses, ou du remplissage de conversation. Je m'étonnois de sa présomption; je m'étonnois sur-tout que l'innocence tremblât devant le vice orgueilleux, ; car je ne pouvois articuler que des monosyllabes, tandis qu'il faisoit tant de frais d'esprit. Son frère m'examinoit attentivement. Malgré mon trouble, je crus m'appercevoir qu'il réfléchissoit beaucoup, en me regardant. Peut-être ne contribua-t-il pas peu, par cette conduite, à

redoubler mon embarras. Je fus enfin délivrée de cette contrainte, et sans-doute vengée ; car ma mère donna à Hippolite sa lettre au moment qu'il se retiroit. Comme il ne s'y attendoit pas, il fit un mouvement de surprise, qui, je crois, n'a pas échappé à son frère. Il voulut parler ; mais il ne put que balbutier.

Bon soir, ma Cornélie, je te quitte ; il me reste un peu de foiblesse, de la fatigue d'hier, et, sur-tout, de l'impression de la visite d'aujourd'hui.

LETTRE VI.

LA MÊME A LA MÊME.

D'après l'intérêt, ma Cornélie, que tu as pris pour le séduisant Hippolite, il est juste que je ne te laisse pas ignorer son prochain départ pour Paris : nous l'avons su par la citoyenne Renelle. Comme les jeunes filles aiment à exercer leur imagination, j'ai trouvé dans la mienne le motif de son procédé envers moi. Il auroit manqué à sa gloire de ne pas enchaîner le cœur d'une femme qui a eu

le bonheur de le voir ; il a donc voulu établir un commerce de lettres. Les traits de sa plume auroient eu, sans doute, le pouvoir des flèches de l'amour ; ce nouveau conquérant quitte ces lieux, à ma grande satisfaction. Si tu le rencontres, prends garde à toi, ma chère : tu le reconnoîtras à ses grâces ; il est peu d'hommes qui en possèdent autant que lui ; ce qui les rend dangereuses, c'est qu'elles semblent naturelles et n'ont rien d'affecté. Discenteuil est venu seul aujourd'hui : Il a prolongé sa visite, autant que la bienséance le permettoit : ma mère et moi, nous nous sommes beaucoup amusées de sa conversation. Je n'ai pu me défendre d'un certain regret, en le voyant partir ; si je ne connoissois son injustice envers notre sexe, je dirois qu'il est accompli. Ne crois pas, ma chère, que cet aveu justifie ta prédiction. Non : on ne peut estimer, que celui qui sait nous payer de retour. Je ne veux point partager ses torts, en l'imitant : je rends justice à son mérite ; le léger nuage qui l'obscurcit à mes yeux, est nécessaire à ma tranquillité ; mais il ne m'empêche pas de me rendre à l'évidence.

Nous dînons demain chez la citoyenne Renelle. Elle a invité la famille Discenteuil; mais je ne crois pas qu'Hippolite y vienne par rapport à nous. Je ne fermerai pas cette lettre, afin de t'en instruire à notre retour.

Le croirois-tu, Cornélie? Hippolite nous a abordées, comme s'il ne se fût rien passé. Il me semble qu'il faut être lui, pour agir ainsi; apparemment qu'il croit que des avances instantes obtiennent toujours grâce auprès de nous. Il a eu pourtant la modestie de prétexter que, ses affaires l'obligeant de partir dans quelques heures, il nous prioit d'agréer son congé, dans cette maison tierce. Il a craint, sans doute, que ma mère ne lui fît chez elle, s'il y venoit, quelques réflexions, point de son goût. Il ne peut connoître toute la modération et la profonde sagesse de cette femme sublime.

L'enjouement du citoyen Germeuil a développé celui qui est naturel à Discenteuil. Qu'il gagne, ma chère, à être connu! J'ai eu besoin, je te l'avoue, de ma mémoire. Quoi! est il donc nécessaire de se rappeler les défauts de certaines personnes,

pour ne pas leur accorder plus qu'on ne leur doit ?

Cette journée, chère Cornélie, m'a paru bien courte. Le souvenir en prolonge, pour moi, la durée. Adieu; il est tems de dormir, et, sûrement, d'agréables songes vont encore récréer ton amie.

LETTRE VII.

CORNÉLIE A ELÉONORE.

J'ai eu si peu de mérite, mon amie, à deviner juste, que je ne me glorifierai pas, en voyant la réalité de mes conjectures. Ton acte d'humanité envers la petite fille du jardinier, ne m'a point surprise. Je ne l'ai pas été davantage de l'impression qu'il a faite sur Discenteuil. C'est le propre des belles actions; elles ont un droit sacré sur toutes les ames. Je suis sûre que tu as fait des progrès dans son cœur; l'estime le conduira à l'amour, en dépit de tous ses préjugés.

Pour ton Hippolite, je ne redoute point son arrivée ici. Je me féliciterois, si le hazard me le faisoit rencontrer; le plai-

sir de lui tenir rigueur feroit diversion à mes chagrins. S'il est douloureux, mon Eléonore, de ne pas avoir une dot, qui puisse nous procurer un établissement honnête, il ne l'est pas moins d'être éclipsée par sa fortune. Tu sais que je suis fille unique, et que j'ai de gros biens à prétendre; cela m'attire une foule de prétendans, amoureux de mes richesses, et non de ma personne. Dans le nombre, maman paroît en distinguer un, qui n'a d'autre mérite que d'être riche aussi; il n'a pas assez d'esprit pour s'appercevoir si j'en ai; et je doute qu'il puisse remarquer quelques bonnes qualités; car je crois qu'elles lui sont étrangères: enfin, il ne me plaît point du tout. Vois, mon amie, combien mon sort est cruel.

Ton bonheur, mon Eléonore, adoucira ma situation, telle qu'elle soit; car l'amitié me donne en toi une seconde existence. Malgré mes inquiétudes personnelles, je jouis de tes plaisirs; multiplie-les, ma chère; c'est servir ta Cornélie.

LETTRE VIII.

Eléonore a Cornélie.

Que mon cœur sent vivement les peines de ma tendre Cornélie ; mais, ma chère, ne te les crées-tu pas? Ton estimable mère te chérit ; sa tendresse la rendra attentive au choix qu'elle fera de ton mari. Je suis bien sûre qu'elle ne te mariera jamais contre ton gré. Ouvre lui ton ame ; montre lui ta répugnance pour le personnage que tu m'as dépeint. Tu peux le faire, sans lui en donner une aussi mauvaise opinion qu'à moi. Il ne faut pas mettre plus de partialité dans la louange, que dans le blâme ; c'est également faire tort a la vérité.

Tu ne te rends pas justice, ma chère, en croyant qu'on ne te recherche pas un peu pour toi-même. Sois sûre que ta fortune ne met que plus en évidence les qualités de ton cœur, les charmes de ton esprit et de ta figure. Tu es placée sur le théâtre où l'on porte les regards ; cachée dans un réduit, tes vertus seroient peut-être à jamais ignorées : si tu partages avec

les biens l'hommage qu'on te rend, tu dois le pardonner à la foiblesse humaine.

Tous les jours, ma chère Cornélie, nous voyons Discenteuil ; je cause avec lui, tandis que ma mère, la sienne, la citoyenne Renelle et Germeuil jouent ensemble aux cartes. Sa conversation est si attachante, que les heures passent, sans que je m'en apperçoive. Je parle peu, afin de pouvoir mieux le juger par ses discours, et profiter des bonnes choses qu'il dit. Quelquefois il a l'art de m'entraîner, malgré moi, dans le détail de mes pensées. Il paroît les combatre, pour me procurer le plaisir de le convaincre. Cette innocente ruse ne m'échappe pas, et je la lui reproche. Il ne m'a pas encore dit un seul mot d'amitié, et pourtant la franchise et la confiance règnent entre nous. Il ne sera jamais mon ami ; il n'existera entre nous deux qu'un commerce d'esprit, où le cœur n'est pour rien.

Adieu, ma chère Cornélie ; il me tarde d'apprendre que tu t'es défaite de tes chagrins ; ils affligent ton Léonore.

LETTRE IX.

Cornélie a Eléonore.

Mon inquiétude, ma chère Eléonore, est dissipée; j'ai suivi ton conseil; je me suis expliquée avec ma tendre mère. Elle à eu la bonté de me promettre de ne se point déterminer pour le choix de mon mari, sans m'avoir consultée. Tu juges que ma tristesse à bientôt disparu; aussi ne m'en restoit-il aucune trace, lors que nous fûmes, ma mère et moi, visiter ma tante: il n'y avoit pas un quart d'heure que nous étions chez elle, quand on annonça le citoyen Discenteuil. Tu n'imaginerois jamais, mon amie, le plaisir que me causa cette surprise. Je considérai bien attentivement le bel Hippolite, pendant cinq minutes, qu'il employa à expliquer à ma tante l'objet de sa mission auprès d'elle: c'étoit pour réclamer un papier que feu mon oncle avoit gardé parmi les siens.

Hippolite dut croire au triomphe de ses charmes; il ne sait pas que c'est mon habitude, d'examiner avec soin les personnes que je veux juger. La première fois qu'on

voit un visage, l'observateur y lit le caractère: passé ce moment, on se fait aux traits; ils n'ont plus la même expression.

Il m'a paru que la beauté de l'aimable Hippolite, en le faisant rechercher, est la seule cause de son amour excessif pour lui-même, par conséquent de sa prévention. Je lui crois un excellent cœur; un peu moins flatté par notre sexe, il n'eût rien manqué à son mérite. Tu m'avois appris avec quel art il sait louer; je n'ai donc pas été surprise qu'il ait trouvé le moyen de me faire un compliment sur ma figure, sans y mettre de fadeur. Elégant dans ses manières et ses expressions, il a su fortement intéresser ma tante, qui aime, comme tu le sais, la jeunesse. Il parut se disposer à prendre congé, avec tant de regret, qu'elle l'invita à souper. Il ne se fit point prier pour rester; ensorte qu'il nous amusa beaucoup toute la soirée. Aujourd'hui un peu avant le dîner, ma tante nous l'amena. Elle dit à ma mère, en le lui présentant : Le citoyen Discenteuil arrive de la campagne; il y étoit voisin de ton amie, la citoyenne Candide. Il a fait connoissance avec

elle; ainsi il peut t'en donner des nouvelles récentes. Cela nous a menés à parler de toi, mon Eléonore, Ah! comme j'ai joui, en te peignant au naturel, à quelqu'un qui n'avoit pas su t'apprécier! Il convint de la vérité de tout ce que je disois sur ton compte; mais je vis qu'il étoit surpris du feu de mes expressions: s'il est étonné qu'une femme sache rendre justice à une autre, c'est qu'il tient de son frère; il n'a pas grande opinion de nous.

Ma mère crut devoir imiter ma tante, pour parler plus long-tems avec Hippolite, de ta maman, de sa nouvelle habitation, de ses sociétés : elle le retint à diner.

Dans l'après-midi, ma tante me demanda un air sur le *Forte-piano*. Comme Hippolite m'avoit déjà dit bien des choses tendres et galantes, je m'accompagnai en chantant le couplet que feu mon oncle a composé pour moi.

Écoute-moi, ma Cornélie,
Écoute-moi, crains tes appas:
C'est un malheur d'être jolie;
Les dangers naîtront sous tes pas.
Pour séduire les plus cruelles,

La

La vanité nous rend constans :
Et toujours les tourmens des belles (bis.)
Font les plaisirs de leurs amans. (bis.)

Malicieusement j'appuiois sur le refrein: Hippolite le remarqua, et après avoir loué beaucoup mon exécution, fit le procès de l'auteur des paroles : cela nous mena à la discussion la plus amusante. Il défendit son sexe, en ménageant le nôtre, avec tout l'esprit possible. Je ne lui fis pas tant de grace ; car je fis guerre ouverte au sien. Ma mère et ma tante se rangèrent de mon bord, et nous plaisantâmes jusqu'à onze heures du soir, qu'il reconduisit ma tante, en croyant avoir encore mille choses à nous dire.

J'attends impatiemment, mon Eléonore, une lettre de toi. Voilà plusieurs courriers que tu laisses passer sans m'écrire. Adieu, songe que je ne m'habituerai jamais à ton silence, et que tu ne dois pas priver du plaisir de te lire ta Cornélie.

LETTRE X.

ELÉONORE A CORNÉLIE.

L'énormité de cette lettre te dédommagera, ma Cornélie, de la petite lacune que j'ai mise dans notre correspondance. J'ai tant de choses à te raconter, mon esprit a été si diversement occupé, mon cœur est si plein, que je ne sais si je pourrai mettre beaucoup d'ordre dans mon récit. Il faut que je le prenne d'un peu haut.

Nous avons dans notre jardin un bosquet à moitié détruit, couvert de feuilles de lierre et de mirte, garni, en dedans, de rosiers, d'immortelles et de pensées. La réunion de ces fleurs simboliques me rendoit ce berceau très-agréable; mais ce n'étoit pas une raison pour m'opposer au dessein, que ma mère avoit, de le faire abattre, afin d'aligner et d'agrandir notre potager. Il y a quelque tems que me promenant de ce côté, je vis le jardinier qui se préparoit à exécuter l'ordre de ma mère, et sa femme auprès de lui toute en pleurs. Je m'approchai avec empressement, pour m'informer du sujet

du chagrin de cette dernière. Hélas! me répondit cette excellente créature; chaque coup que mon mari va donner à ce berceau, retentira dans le cœur d'une pauvre femme, qui n'a d'autre bonheur sur la terre, que de venir tous les jours arroser de ses larmes, les fleurs qui l'entourent. Surprise de ce discours, je lui en demandai l'explication. Je t'abrégerai, Cornélie, celle que je reçus de la bonne jardinière, détaillée avec toute la chaleur du sentiment.

Ma mère à acheté à l'enchère notre maison, et ses dépendances, à des créanciers de la veuve Francise, que pour cette raison, nous n'avons pas connue. Son mari, d'un caractère dépensier, victime d'ailleurs de circonstances malheureuses, a mangé sa fortune et celle de sa femme. Le chagrin qu'il conçut d'avoir ruiné sans ressource, et réduit à la plus affreuse misère une épouse, que mille qualités réunies lui faisoient chérir au-dessus de tout, le conduisit au tombeau. L'infortunée veuve chassée de sa maison par les créanciers, que son mari n'avoit pu payer, se retira dans une petite maison près d'ici. C'est là qu'elle nourrit du produit de son tra-

vail, son père et sa mère, tous deux infirmes, et qui ont sacrifié ce qu'ils possédoient pour tirer leur gendre d'embarras. Une fille qui la servoit depuis long-tems, n'a jamais voulu l'abandonner, et remplit avec elle les devoirs sacrés de l'amour filial et de la reconnoissance. Tous les matins la citoyenne Françise, avant de commencer son ouvrage, fait un quart de lieue, pour venir dans le bosquet qui est dans notre jardin: son mari l'a construit de ses propres mains: dans le tems de leur bonheur, ils l'avoient, à l'envi l'un de l'autre, orné des fleurs, emblêmes des sentimens qui remplissoient leurs ames. Ce vrai modèle de l'amour conjugal et de la constance, cette femme sensible enfin, trouve une sorte de douceur à pleurer la perte d'un époux qu'elle n'a jamais cessé d'adorer, dans un lieu qui lui rappelle la tendresse qu'il avoit pour elle.

Quand la jardinière eut terminé ce récit, que son mari avoit écouté avec le même attendrissement que moi: ne touchez pas, leur dis-je, à ce berceau; il est sacré; ma tendre mère ne se refusera pas au plaisir de le conserver; elle y viendra, j'en suis sûre, pleurer avec l'intéressante veuve, à

qui il appartient plus qu'à nous. Ah ! me dirent ces bonnes gens, la citoyenne Francise ne nous pardonneroit jamais, si elle savoit que nous n'avons pas gardé son secret. Comptez, leur répondis-je, sur la discrétion de ma mère et sur la mienne ; je vais faire révoquer l'ordre qu'elle vous a donné. Je courus aussitôt auprès de maman, qui n'entendit pas une histoire si touchante, sans une vive émotion. Elle fit venir le jardinier et sa femme ; loua beaucoup cette dernière de sa sensibilité, et recommanda très-expressément au premier de respecter le monument du tendre hymen, et de demander à la citoyenne Francise, si elle vouloit qu'on le réparât. Tu peux, ajouta-t-elle, l'assurer du desir que nous avons, ma fille et moi, de lui rendre les services d'une amitié, fondée sur la plus profonde vénération. Si elle ne veut pas nous accorder le bonheur de la connoître, elle nous doit au moins la grace de croire, que son bosquet est uniquement à elle.

Ce fut, ma Cornélie, l'après-midi de ce jour-là, que je retirai la petite fille du jardinier de l'étang. Le lendemain, je sortois à peine du lit, que je vis entrer

dans ma chambre la bonne jardinière avec la fille qui sert et qui aide la citoyenne Francise dans ses travaux. Aussitôt qu'on me l'eût fait connoître, je la serrai dans mes bras et l'embrassai tendrement plusieurs fois de suite. Mon bonheur est extrême, lui dis-je, puisque je puis presser contre mon cœur, celle dont les sentimens distingués honorent notre sexe : fille angélique ! tu es la compagne, l'amie, la sœur de la plus vertueuse des femmes, et tu le mérites, puisque tu partages avec elle la tâche glorieuse que l'amour filial lui impose. Mes caresses, mon discours, mes larmes qui se confondoient sur les joues de cette excellente fille avec les siennes, lui causèrent une extrême surprise.

On sait si peu accueillir la vertu modeste, qu'elle s'étonne toujours, lors qu'on lui rend l'hommage qui lui est dû. Je la fis entrer dans le plus grand détail sur la situation de la famille à laquelle sa sensibilité l'avoit attachée : ce n'étoit point de ma part curiosité indiscrète ; mais desir de trouver les moyens de lui être utile. La délicatesse, la dignité d'âme de la veuve Francise mirent beaucoup d'obstacles à mon zèle.

Elle ne vouloit pas être connue. Elle ignoroit qu'Emélie, c'est le nom de sa compagne, (je n'appellerai jamais servante celle qui remplit les devoirs d'amie), étoit venue chez moi. Elle ne pouvoit recevoir de présens de ma mère ou de moi, sans que ses peines ne fussent aggravées par des reflexions douloureuses sur le passé.

Je dis à Emélie ; si tu me crois digne d'être ton amie, ton émule, j'attends de toi un service : souffre que je partage ton travail et ton bonheur : je te promets le plus profond silence : je me cacherai même de ma tendre mère. Oui, pour la première fois de ma vie, j'aurai un secret pour elle : tu vendras mon ouvrage avec le tien ; et, s'il en double le prix, ne peux-tu persuader à la digne veuve, que tu es devenue plus heureuse à la vente. Cette charmante fille se rendit enfin à mes instances réiterées, aux conditions que je lui avois proposées, après m'en avoir témoigné la plus vive reconnoissance.

La bonne jardinière avoit éprouvé un si pressant besoin de parler de moi, d'après le service que j'avois rendu à sa fille,

qu'elle l'avoit raconté à Emélie. Pour ajouter à mon éloge, elle lui avoit appris aussi comment j'avois obtenu la conservation du berceau. L'honnête Emélie, qui avoit tremblé de l'idée de la douleur qu'auroit éprouvée sa maîtresse, s'il eut été abattu, avoit cru devoir venir m'en remercier, et c'étoit l'objet de sa visite.

Pour m'acquitter, ma chère Cornélie, du nouveau devoir que je m'étois imposé, j'employai les trois quarts de l'argent, que ma mère m'avoit donné pour mon entretien de l'année, à acheter de la mousseline, pour la broder et la festonner. Tous les jours, levée de grand matin, ne perdant pas une minute à ma toilette, ni à la promenade; souvent, l'après-midi, causant avec Discenteuil un peu loin de ma mère, je poursuivois mon ouvrage chéri, puisqu'il étoit consacré à secourir la vertu malheureuse; j'allois jusqu'à me priver de t'écrire, ou j'abrégeois mes lettres, afin de ne pas dérober un instant à mon précieux travail. Je ne sais si j'aurois pu soutenir longtems cette fatigue, sans altérer ma santé; mais il est certain que mon courage croissoit tous les jours. Quand j'avois fini une

pièce d'ouvrage, je faisois avertir Emélie par la jardinière, qui étoit de notre secret: j'allois à une petite porte du jardin, qui donne du côté des champs, pour que personne ne me vît avec Emélie: à un signal convenu entre nous, j'ouvrois la porte, et je lui remettois l'ouvrage bien enveloppé, sans dire un mot.

Avant-hier après-midi, je portois à Emélie des manchettes non montées, comme elle me les avoit demandées: la crainte d'en perdre me fit cacheter le papier qui les renfermoit, et il avoit absolument la forme d'une lettre. Après lui avoir remis ce paquet, j'allois la quitter, suivant ma coutume, sans rien dire; mais je lui vis faire un mouvement d'effroi: je me retourne, je regarde: j'apperçois à quatre pas de nous Discenteuil, la pâleur sur le front: je voulus lui parler; la voix me manqua: Il me salua civilement, mais d'un air triste, et se retira; Emélie m'avoit quittée en courant de toute sa force, et moi, je rentrai confuse; je ne pus démêler dans ce premier moment ce qui se passoit dans mon ame; j'étois atterée, comme si j'avois été coupable; je crus d'abord que je ne

tremblois que pour le secret d'Emélie ; mais je m'avouai bientôt la véritable cause du trouble que j'éprouvois. Ce qu'il y avoit de mystérieux dans ma conduite, et la mauvaise opinion que discenteuil avoit naturellement des femmes, pouvoient lui faire concevoir les soupçons les plus injurieux pour moi ; et cette idée m'étoit insupportable. Au surplus, me disois-je, que m'importe, puisqu'il ne m'estimoit pas avant ; mais je ne conservai pas longtems cette espèce d'indifférence ; je pleurai amèrement. Ce qui mettoit le comble à mon chagrin, c'est que je n'avois plus la ressource de demander des consolations et des conseils à ma mère ; j'étois liée par ma promesse à Emélie, son secret n'étoit pas le mien, je n'en pouvois disposer. Il n'est donc pas prudent, ma chère Cornélie, de faire même une bonne action, sans en instruire le sage guide, que la nature ou quelquefois les circonstances nous ont donné. Tu n'imaginerois jamais, ma chère, ce que je souffrois. Ma mère s'en apperçut à l'altération de mes traits. Je prétextai une migraine, et je t'assure que je ne mentois pas ; car j'avois la tête aussi malade que le cœur

Avec quelle douloureuse impatience j'attendis Discenteuil tout l'après-midi ! il ne vint point : que cette journée me parut longue ! je fus me coucher de bonne heure pour pleurer à mon aise, et je ne fermai l'œil que très-avant dans la nuit.

Hier matin j'eus besoin de prendre beaucoup sur moi, pour ne pas laisser appercevoir à ma mère, le chagrin dont j'étois accablée. A midi la citoyenne Renelle arriva avec Discenteuil ; je n'osai lever les yeux sur lui ; je rougis ; mes jambes tremblèrent, et je retombai sur ma chaise presque sans mouvement. On accourut à moi ; Discenteuil témoigna une vive inquiétude : ma tendre mère dit que j'avois été tourmentée par une violente migraine : il prétendit que l'air et la promenade étoient nécessaires pour la dissiper, et il m'offrit son bras pour faire deux tours d'allée dans le jardin. Maman l'ayant approuvé, je fus obligée d'accepter. J'aurois donné beaucoup la veille, pour pouvoir l'entretenir, et dans ce moment je tremblois de l'idée qu'il ne me parlât lui même de ce qu'il avoit vu. J'étois seule avec lui ; ma mère

étoit restée au salon avec la citoyenne Renelle : nous nous promenions devant les fenêtres; mais assez loin pour ne pouvoir être entendus.

Discenteuil m'ayant laissée un peu remettre, entama la conversation tant redoutée par moi. Si j'avois eu l'esprit plus libre, j'aurois pû l'éluder ; mais j'étois trop troublée. Il me parloit d'un ton badin. Je crus y voir la dérision avec laquelle on traite quelquefois ceux qu'on méprise. Je ne pouvois me justifier, sans révéler le secret d'Emélie ; il falloit donc y renoncer; j'articulai seulement à voix basse : on ne doit pas juger sur les apparences; elles sont souvent trompeuses ; l'équité nous oblige de les interpréter favorablement ; il ne m'est pas permis d'en dire d'avantage ; mais mon innocence me suffit ; elle me fera supporter courageusement d'injustes soupçons. Je promettois plus que je ne pouvois tenir : l'idée seule du mépris de Discenteuil m'accabloit, au point que je me sentis défaillir. Je me pressai de rentrer ; il étoit tems ; car au premier pas que je fis dans le salon, je perdis connoissance ; je serois tombée, si Discenteuil ne m'eût

retenue; il me porta sur le sopha.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans les bras de ma mère; elle étoit tout en pleurs; la citoyenne Renelle me faisoit respirer des sels; Discenteuil tenoit une de mes mains, qu'il couvroit de baisers, et ses yeux étoient fixés tendrement sur les miens. Je voulus retirer ma main : ne m'ôte pas ce trésor divin, Eléonore, s'écria-t-il; je le réclame de ta clémence; je m'avoue coupable, puisque j'ai pu douter un instant que tu ne fusses un ange de vertu. Puis s'adressant à ma mère, il lui fit l'aveu de ses anciens préjugés sur le compte des femmes; il lui dit que mon humanité pour la petite fille du jardinier, et sur-tout, le soin que j'avois pris de taire une aussi belle action, avoit fait une forte impression sur son esprit; qu'il en avoit conclu que j'avois un bon cœur, et point de vanité; que son frère ne lui avait pas caché le mauvais succès de sa lettre; ce qui lui avait fait connoître ma docilité pour les bons conseils de ma mère; que, par nos conversations, il avoit découvert en moi des principes de sagesse et de conduite qui avoient excité son admira-

tion ; que, plus il avoit lu dans mon ame, plus il s'étoit attaché à moi, et qu'il l'étoit pour la vie ; qu'hier, me voyant mistérieusement remettre une lettre à une fille, il n'avoit pu se défendre du soupçon qu'elle étoit pour un amant caché ; que sa jalousie lui avoit fait connoître toute la force de son amour ; qu'un instant après s'être retiré, il étoit revenu sur ses pas ; qu'ayant vû que j'étois rentrée, il avoit suivi les traces de cette fille ; mais que l'avance qu'elle avoit sur lui, ne lui avoit pas permis de l'atteindre, avant qu'elle fût entrée dans une maison, dont l'apparence faisoit croire qu'elle appartenoit à quelque pauvre paysan ; qu'il n'avoit pas voulu y entrer, sans savoir quelles personnes l'habitoient ; mais que, comme cette maison étoit isolée, il n'avoit pu s'en informer à qui que ce fût ; qu'étant résolu de savoir à quoi s'en tenir, il avoit pris le parti de faire le guet, imaginant que l'amant fortuné, qui n'habitoit sûrement pas ce lieu, en sortiroit ; qu'il avoit attendu pendant plusieurs heures, dont les minutes lui paroissoient autant de siècles ; qu'enfin sur les sept heures, il avoit vu paroître sur la porte une femme

âgée, dont la figure respectable et la contenance annonçoient une personne bien née; quoiqu'elle eût le costume d'une paysanne; qu'il cherchoit une tournure honnête pour, en l'abordant, lui demander qui habitoit sa maison; mais qu'Emélie étant survenue, lui épargna cet embarras; car l'ayant regardé et reconnu, elle fit un cri perçant, en disant qu'elle étoit perdue; qu'à cette exclamation, une femme en deuil arriva, et se joignit à la vieille pour en savoir l'explication; qu'Emélie, après avoir demandé qu'on lui fit grace, fit devant lui le récit de tout ce qui s'étoit passé entr'elle et moi; que dès-lors son admiration pour moi n'avoit plus eu de bornes, et qu'elle n'avoit été égalée que par les sentimens de reconnoissance de la citoyenne Francise et de sa famille; que cette intéressante veuve vouloit au même instant venir m'en assurer; mais, qu'à mon exemple, il avoit conçu un projet qu'il vouloit exécuter; qu'il lui avoit en conséquence dit qu'il se rappeloit avoir emprunté autrefois à son mari, une somme, à-peu-près équivalente au prix de sa maison, que ma mère à achetée; que ne lui ayant point fait de billet, il

croyoit devoir la lui restituer ; mais que je méritois d'avoir le plaisir de lui remettre moi-même, à notre première entrevue, le contrat d'acquisition ; que cela exigeoit quelques formalités, et qu'il demandoit vingt-quatre heures de délai : je vous épargne, nous dit-il, le détail de la surprise de cette famille, les questions, les objections qui me furent faites ; je répondis à tout d'une manière satisfaisante : enfin, je me retirai, après avoir obtenu d'eux le plus profond silence, jusqu'à ce jour, que je leur ai promis d'aller les voir. Nous avons, continua-t-il, toujours en parlant à ma mère, un échange à faire ; voici le titre de propriété d'une maison que j'ai à trois lieues d'ici ; prenez-le, et remettez à la sensible Eléonore celui de cette maison, pour qu'elle en fasse hommage à la citoyenne Francise. Ma mère alloit lui répondre ; mais il reprit : après avoir fait mettre ce titre en ordre, je n'ai rien eu de plus pressé que de venir auprès de mon ange ; je me reprocherai toujours d'avoir voulu mettre ses principes à l'épreuve ; je lui ai parlé à la promenade de cette lettre que je lui avois vu donner ; j'ai eu la satisfaction de reconnoître que sa vertu

l'emportoit

l'emportoit sur une fausse délicatesse. Elle a préféré paroître coupable, que de le devenir, en trahissant le secret d'Émélie. J'ai payé cher ce bonheur, parce que sa modestie, obligée de céder à sa raison, a causé une sensation trop forte à son phisique. Comment pourrai-je jamais mériter mon pardon! Acceptez-moi pour fils; souffrez que je mette ma fortune aux pieds de votre estimable fille; chaque moment de ma vie sera consacré à vous prouver, à l'une et à l'autre, mon sincère amour.

Ma tendre mère, qui estime infiniment Discenteuil, ne dissimula pas sa joie, et lui donna dix fois le nom de son fils. Pour moi, Cornélie, j'aurois voulu que la décence m'eût permis de lui exprimer toute mon affection. La noblesse de son procédé envers la citoyenne Francise m'a tellement pénétrée, que mes yeux, qui peignent toujours ma pensée, ont dû lui dire en ce moment que je l'adorois.

Ma mère et la citoyenne Renelle qui ne savoient rien de ma conduite avec Emélie, ne comprenoient pas ce que signifioient cette lettre et cette promesse.

Discenteuil n'avoit pas détaillé ce que je savois aussi bien que lui : il eut la complaisance de tout expliquer, en m'adressant toujours quelque chose de tendre. Il sut si bien me faire valoir, que ma mère, dans un mouvement de tendresse et d'admiration, me prit dans ses bras et me serra contre son cœur, avec tant de sensibilité, qu'elle ne trouva pas la force de parler.

La citoyenne Discenteuil, instruite de tout par son fils, arriva à l'heure du dîner avec Germeuil. La joie fut complette ; chacun me combloit de caresses : et je t'assure, ma Cornélie, que je n'avois besoin que des sentimens de mon propre cœur, pour être la plus heureuse des femmes ; ainsi tu vois que j'étois comme accablée de bonheur.

Après le dîner, nous nous mîmes en chemin pour aller chercher la veuve Francise ; il n'y eut que la citoyenne Discenteuil et ma mère, qui restèrent à la maison.

La citoyenne Francise, qui attendoit impatiemment Discenteuil, nous apperçut de loin, et elle vint avec Emélie au devant

de nous. Le desir de leur épargner du chemin, me fit heureusement courir; car j'arrivai assez-tôt pour empêcher la vénérable veuve de tomber à mes pieds. Je la serrai dans mes bras; nous fumes long-tems sans pouvoir nous parler. Je lui remis le contrat; elle le reçut avec une sensibilité touchante. Son père et sa mère nous accueillirent avec les démonstrations de la plus vive reconnoissance.

Après quelques instans de repos, qui n'étoient point perdus pour le sentiment, nous prîmes tous la route de la maison dont la veuve Francise venoit de reprendre possession. Je donnois le bras à sa mère pour l'aider à marcher; elle tremblioit, beaucoup plus de joie que de vieillesse. Quand nous arrivâmes, ma mère vint nous recevoir. Tu connois, Cornélie, comme elle sait parler: ainsi, tu peux juger combien le compliment qu'elle fit à l'intéressante veuve et à sa famille, fut touchant.

Le jardinier, sa femme et leur petite fille vinrent aussi saluer leur ancienne maîtresse. La joie de la bonne jardinière ne peut se rendre; elle se regardoit

comme la première cause du bonheur dont nous jouissions tous. Si je n'avois pas pleuré, disoit-elle, en voyant qu'on alloit abattre le bosquet, si je n'en avois pas conté l'histoire, est-ce que tout cela seroit arrivé ?

Quand nous fûmes entrés dans le salon, ma mère dit à la citoyenne Francise qu'elle lui demandoit l'hospitalité pour quelques jours. J'ai paru croire le citoyen Discenteuil, répondit-elle, lorsqu'il a voulu me persuader qu'il devoit à mon mari : ici Discenteuil voulut l'interrompre ; je demande en grace, continua-t-elle, qu'on me laisse achever. « Mon mari avoit trop de confiance en moi pour me laisser ignorer un prêt aussi considérable ; ou trop d'honneur pour ne pas le réclamer, ayant des créanciers qu'il ne pouvoit satisfaire. Il ne m'a donc pas été difficile de deviner juste. Le citoyen Discenteuil suit une fille, parce qu'il a vu l'aimable Eléonore lui remettre un pâquet ressemblant à une lettre. Il attend à ma porte près de trois heures, pour trouver le moyen d'entrer ; c'est la jalousie, produite par l'amour, qui le

conduit ; au lieu de trouver un rival et une infidèle, il entend un récit qui lui fait reconnoître les vertus d'un ange dans son amante ; digne de posséder ce trésor, il se modèle sur elle. Je serois indigne des procédés de ces deux amans envers moi, si je rougissois de tout devoir à leur générosité. Oui, j'accepte leur bienfait avec autant de joie que de reconnoissance. Citoyenne Candide, pour rendre mon bonheur parfait, agrée que je te donne le doux nom de mère : voici celle que la nature m'a donnée ; tu seras celle que je recevrai des mains de la vertu. Chère Eléonore, les excellentes qualités de ton cœur sont la source de mon bonheur. Je te dois plus que la vie. Tu vas, par la satisfaction, prolonger l'existence d'un père et d'une mère que j'adore ; il ne manque plus à ta générosité que de m'aimer comme ton amie, ta sœur, et m'obtenir ce titre dans le cœur de ta vénérable mère ; chaque instant de ma vie sera consacré à mériter de l'être. »

Je ne pus, ma Cornélie, entendre ce discours sans attendrissement. J'embrassai l'aimable veuve : mes caresses, au défaut

des paroles, lui prouvèrent les sentimens qu'elle m'inspiroit. Ma mère émue au dernier point, fit un cercle de ses bras autour de nous, et nous donna mille baisers, en nous appelant ses chères filles. Aprés ce délicieux transport, la citoyenne Francise prenant la main d'Emélie, souffrez, nous dit-elle, que je vous présente ma sœur; c'est ainsi que l'a-nommée la sensible Eléonore, d'accord avec mon cœur. Nous lui fîmes toutes les plus tendres caresses; car notre société, par le lien sacré de l'amour et de l'amitié, étoit devenue une seule famille. Alors la respectable veuve retira de sa poche le contrat que je lui avois remis, et le déchirant en vingt morceaux: il devient inutile, dit-elle. Ce trait ne nous surprit pas; elle nous avoit habituées à l'admirer.

Les citoyennes Discenteuil et Renelle ne l'avoient connue, jusqu'alors, que de vue et de nom. Elle avoit fait peu de séjour ici; d'ailleurs, le dérangement de sa fortune, ne lui avoit pas permis de voir ses voisins. Quand on est malheureux, on craint de se montrer, parce que l'infortuné est presque toujours mal ac-

cueilli ; souvent dans la société on lui fait acheter l'honneur d'y être admis par mille petites mortifications, qu'il sent plus fortement qu'un autre, ou par des complaisances qui coûtent à son amour-propre.

Combien notre souper fut gai ! chère Cornélie, nous étions tous heureux. Nous ne quitterons la maison de ma sœur, (je ne donne plus d'autre nom à la charmante veuve) qu'après mon mariage.

La maison que Discenteuil veut céder à ma mère, en échange de celle de la veuve, vaut un tiers de plus, et cela a causé entre eux un combat de délicatesse et de générosité. Comme il l'a achetée de ses économies, il a le droit d'en disposer ; mais cela ne suffit pas à ma mère pour l'accepter.

Je te rends les armes, ma chère Cornélie ; je reconnois ta supériorité dans l'art de lire dans l'avenir. Oui, j'aime, ou plutôt, j'adore Discenteuil, et ce sentiment ne finira qu'avec ma vie. Il ne manquoit à la parfaite exactitude de ton pronostic, que de m'avoir prédit aussi, que mon amour propre, offensé de ses préventions sur le compte de notre sexe, en me forçant à

m'occuper continuellement de lui, ne me laisseroit pas mon indifférence dans son entier. Que mon exemple, Cornélie, te serve de leçon. Sans le vouloir, tu es prête à m'imiter; tu permets à ton imagination bien des observations sur Hippolite; son caractère est l'opposé de celui de son frère; mais le cœur se prend, dit-on, de plusieurs manières. Raillerie à part, je serois doublement heureuse, ma chère, s'il devenoit ton époux: je suis sûre que tu parviendrois à le rendre le meilleur des maris, et ta gloire égaleroit ton bonheur. Adieu, ma tendre amie, tu n'auras plus sujet de te plaindre du silence de ton Eléonore.

LETTRE XI.

Cornélie a Éléonore.

Reçois mes sincères félicitations, mon Eléonore, sur ton bonheur; tu le mérites; c'est en sentir la quintessence. L'être vertueux, très-sensible, n'est jamais heureux ou malheureux à-demi, parce qu'il donne à tout ce qui l'entoure, la teinte de son ame. Tu me dispenseras donc d'une lon-

gue explication de la joie vive et pure que ta lettre m'a causée.

J'aime à la folie la veuve Francise. Combien son histoire m'a fait faire de réflexions! Elle m'a prouvé que l'affection réciproque de deux époux, est la vraie source du bonheur. Si ce berceau, monument de leur tendresse, n'eût point existé, ou qu'elle n'en eût pas fait le temple de la reconnoissance, elle auroit pu épuiser sa santé et ses forces, pour trouver au bout de son aiguille l'existence de ses parens et la sienne, sans que personne se fût occupé d'elle. Il n'y a que les actions marquées au coin de l'extraordinaire, qui obtiennent la faveur d'être reconnues; et d'autres, qui exigent beaucoup plus de vertu, restent souvent ensevelies.

Discenteuil est bien digne d'être l'époux de mon Eléonore; il a son ame et ses vertus; il ne peut que la rendre heureuse; c'est te dire, ma chère, combien je l'aime. Tous tes desirs seront remplis: Hippolite, protégé par ma tante, a obtenu l'agrément de ma mère, pour m'offrir sa main. Pouvois-je la refuser? Ce n'est pas, comme toi, sous l'auspice du plus tendre amour, que

je vais contracter mon mariage ; mais, ma chère, en faisant mon possible pour marcher sur tes traces, j'espère le faire naître un jour dans le cœur de mon mari. Tu seras mon modèle et mon guide ; car tu me dois tes conseils, puis que tu as plus de lumières. Adieu, mon ange: j'espère te revoir bientôt ; mon mariage me procurera ce bonheur, et c'est un heureux présage pour ta Cornélie.

LETTRE XII.

Eléonore a Cornélie.

Qu'il m'est doux, ma chère Cornélie, de penser que dans trois jours je pourrai t'embrasser. Ma mère a accepté avec plaisir, la proposition que ta maman et les Discenteuil lui ont faite, de nous rendre à Paris, pour y célébrer ton mariage et le mien, le même jour. Ah! mon amie, que nous aurons besoin l'une de l'autre, pour nous exprimer notre joie. Oui, ma Cornélie, n'en rougissons point ; la perspective d'une union bien assortie flatte autant notre cœur que notre raison, On ne passe pas,

il est vrai, de l'état de fille à celui de femme, sans éprouver qnelques craintes; mais elles sont modifiées par l'espoir de trouver le bonheur, en faisant celui du mari dont nous avons droit d'attendre le nôtre. Les préparatifs de notre départ me laissent à peine le tems, ma chère Cornélie, de t'écrire deux mots; je m'en dédommagerai auprès de toi. Adieu mon aimable amie.

LETTRE XIII.

De la même a la même.

Après trois décades de bonheur, passées auprès de ma Cornélie, je me retrouve encore loin d'elle. Je ne puis me plaindre, puisque c'est le goût du meilleur des maris qui me ramène à la campagne: réunir auprès de soi tous ceux que l'on aime et les voir heureux, est un bonheur trop parfait pour qu'il puisse être durable: il y a toujours des ombres au tableau.

Nous avons revu, ma chère, l'aimable veuve Francise et sa famille, avant de nous rendre ici. Tu sais que nous habitons la maison que mon mari avoit proposée à ma mère, en échange de la sienne, et qu'elle

a voulu que la possession nous en fût commune.

Comme nous ne sommes qu'à trois lieues de la maison de ma belle-mère, nous sommes sans-cesse les uns chez les autres. L'intéressante Francise fait le charme de notre société ; sa douce mélancolie n'altère point son amabilité naturelle. Emélie n'est pas moins chérie ; le bonheur, dont elle jouit actuellement, donne à son esprit tout son essor ; et il est peu de femmes plus agréables ; pour son cœur, il nous est connu. Germeuil ne me paroît pas insensible à son mérite ; il m'en parloit hier avec beaucoup de feu ; je prévois que cela pourra le conduire à un heureux mariage, et j'en serai fort aise.

Adieu, ma sœur, mon amie ; l'heure du courrier m'oblige de fermer ma lettre, plutôt que ne le voudroit ton amie.

On supprime ici plusieurs lettres des deux amies, peu intéressantes.

LETTRE XIV.

LETTRE XIV.

CORNÉLIE A ELÉONORE.

C'est dans le sein de mon Eléonore, que je vais déposer les larmes amères que je répands. Pardonne, mon amie, si je trouble ta félicité par le récit de mes peines. J'ai besoin de tes conseils.

Tu sais comme Hippolite paroissoit m'adorer. L'inconstant ne m'aime plus. Une autre possède son cœur. J'ai cherché longtems à me faire illusion sur son changement; mais il ne m'est plus possible d'en douter. Sur quelques reproches, que je lui ai faits, il m'a raillée sans pitié, et a voulu me prouver, par de pompeux argumens, qu'il étoit ridicule de paroître amoureux de sa femme: en un mot, ma chère, il se fait un jeu de déchirer mon cœur. L'objet de son nouveau goût est une jolie coquette, qui me paroît peu scrupuleuse. Pour ajouter à mon martyre, mon mari exige que je reçoive ses visites, et que je ne montre point d'humeur. Connois-tu, Eléonore, un sort plus cruel que le mien? Si je l'aimois moins, l'ingrat, je pourrois lui pardonner sa perfidie; je dé-

vore mes larmes. pour que ma tendre mère ne soupçonne pas mon malheur; elle en gémiroit, sans pouvoir m'en consoler. Toi, mon amie, ma sœur, trouveras-tu dans ta philosophie une ressource contre de pareils tourmens? je sais que je puis compter sur ton zéle; mais, ma chère, n'espère pas modérer mes peines par des raisonnemens, des suppositions; il n'en est point qui puissent me faire supporter l'indifférence de mon mari.

Mes pleurs inondent mon papier; je n'ai plus la force de conduire ma plume. Viens, mon Eléonore, au secours de ta malheureuse amie.

LETTRE XV.

Eléonore a Cornélie.

Si j'eusse pu voler dans les bras de ma tendre Cornélie, à la réception de sa lettre, je serois moins à plaindre; j'aurois pu confondre mes larmes avec les siennes: mais je porte dans mon sein un fruit précieux, et mon mari n'a jamais voulu se rendre à mes prières; il craint le danger d'un voyage. Je ne puis donc que t'é-

crire ; foible consolation pour toutes deux. Il est des choses qu'il faut voir de près, et sur-tout sans partialité, pour en juger. L'excès de ta tendrsse pour ton mari, peut te faire prendre de fausses allarmes. Hippolite a plaisanté, sans-doute, très-mal-à-propos ; mais, crois que, comme tu as mérité son amour, il ne dépend que de toi de conserver ce sentiment dans son cœur. Ne prends point ceci pour une idée vaine, que l'amitié m'inspire. Non ; elle est fondée sur la vérité ; sa source est dans la nature ; la saine philosophie nous en démontre l'évidence : suis-moi, ma Cornélie, dans le développement de mes principes ; ils te feront trouver la consolation qui t'est nécessaire.

Il n'est point d'homme pourvu d'un peu de sens, qui refuse son estime au vrai mérite. L'estime nourrit l'amour ; elle peut donc détruire l'inconstance. Il appartient à la vertu d'anéantir le misérable préjugé, que deux époux ne peuvent être amans : voilà ce qu'il faut sérieusement examiner. Tu vas voir, ma chère Cornélie, que ce n'est point par des raisonnemens captieux que je veux te conduire.

L'homme est inconstant par vanité et par habitude. Il rencontre des femmes qui ont la folie de lui montrer un tendre intérêt ; il sait que ce n'est qu'un jeu de coquetterie ; mais il est flatté d'en être l'objet ; le motif qui le détermine pour celle-là, le fait changer en faveur d'une autre. Le grand nombre de femmes foibles ou vicieuses qu'il rencontre, lui fait croire que nous n'avons pas de vertu, et il ne se fait plus de scrupule de séduire celles qui ne lui font pas d'avances. Voilà une des causes de la division des ménages, de la ruine des familles ; il s'agit d'y remédier.

Une conduite sage peut seule nous mériter l'estime de notre mari ; c'est un grand point pour conserver sa tendresse ; mais ce n'est pas tout. Il faut encore mettre nos vertus, nos talens au ton de son caractère ; la réflexion nous en démontre la nécessité, mais ne nous l'apprend pas. Il n'y a que le sentiment qui peut saisir toutes les nuances ; lui seul sait parler toutes les langues du cœur et de l'esprit. Je ne puis, ma chère Cornélie, que t'indiquer la route ; c'est à toi d'y marcher.

Ton

Ton mari a beaucoup d'orgueil ; Entreprendre de le réformer, est au dessus de tes forces ; mais, la raison éclairée sait se plier à la foiblesse humaine, pour en tirer le meilleur parti. Crois, ma chère, que nos passions sont un riche fond, quand elles sont employées par une main habile. Sers la vanité d'Hyppolite ; en exerçant envers lui toutes les vertus, tu obtiendras la vénération de tes concitoyens, et il se fera gloire, alors, d'être ton sincère adorateur. Ne t'effraye pas de mon assertion ; la tâche est difficile à la vérité ; mais il n'est pas impossible de la remplir. Tu as beaucoup de douceur, de l'esprit et du courage : voilà tout ce qu'il faut, pour parvenir au but où nous devons toutes tendre.

Écoute-moi ; il faut savoir pardonner cent infidélités à son mari, et ne pas lui en donner occasion d'une. Voici ma méthode : j'ai pour Disceuteuil des égards, des soins, et des politesses. Mes complaisances, mes prévenances sont cent fois multipliées, et toujours renouvelées avec la même grace ; c'est là l'ouvrage de mon cœur. L'esprit a aussi son rôle à jouer : je fais tous les

jours un petit cours d'étude, afin d'être en état de varier ma conversation, en lui donnant toujours le charme de la nouveauté. Il ne s'agit pas pour cela de devenir une femme savante; non, ma chère: tantôt j'observe la nature, et du tableau riche, magnifique, qu'elle me présente, je tire des conséquences qui m'élèvent à la pensée de son auteur, en admirant l'harmonie et l'intelligence de son ouvrage. Je développe ainsi mon esprit; j'échauffe mon imagination; je donne à mon jugement et à ma raison plus de force et d'étendue. Une autrefois, je sonde jusqu'aux plus profonds replis de mon cœur, pour découvrir les ressorts qui en dirigent les mouvemens; parce que c'est en soi qu'on trouve les moyens surs de captiver l'affection d'autrui. Si la nature est un grand livre, notre cœur est aussi bien instructif: j'y découvre que l'amour propre des autres est un ami que je dois acquérir; autrement, il deviendroit un ennemi irréconciliable: c'est par des attentions délicates que je le gagnerai. L'honneur et mon intérêt ne me permettent pas d'employer la flatterie, parce qu'un compliment, fait

aux dépens de la vérité, me nuira dans l'opinion d'un homme sensé, et m'avilira à mes propres yeux. Je ne dois pas montrer plus d'esprit que celui avec qui je cause; je fais valoir ses talens, en lui fournissant l'occasion de les développer; sans même qu'il se doute du sacrifice que je lui fais, il en deviendra reconnoissant. Je ne dois parler qu'à propos, et toujours avec un ton de modestie; ne point disputer avec opiniâtreté, eussé-je la raison de mon côté; parce que ma modération ramènera mieux que les raisonnemens. Il se rendra de lui-même à mes avis, quand la réflexion lui en aura fait sentir la valeur, et alors, il ne rougira pas d'être vaincu: je reconnois aussi qu'en mettant de l'élégance, de la facilité, de la clarté dans mes expressions, je dois leur laisser leur simplicité naturelle, et bien me garder de trop parler. Un regard d'approbation, un air d'intérêt, un sourire de plaisir flattent souvent celui qui vous parle, autant que des paroles: si je sais mettre de la sagesse, du jugement, de l'indulgence, de la franchise, de la gaîté et point d'apprêt dans ma conversation, elle sera agré-

able, intéressante, et, avec mon mari, le sentiment la rendra intarissable. Je trouve, chère Cornélie, toutes ces vérités dans mon cœur, et je m'applique à en faire mon profit. Ne crois pas que ce soit un travail difficile : non ; il ne s'agit que d'essayer, et l'on est étonné de s'y trouver promptement habile.

Il ne faut pas, comme tu vois, ma chère, des connoissances infinies, pour parvenir à se rendre intéressante aux yeux de son mari ; l'esprit exercé sur des objets instructifs s'élance dans la route du génie. Il est peu de femmes, qui n'ayent reçu de la nature les dispositions nécessaires ; quand elles voudront prendre la peine de les cultiver, elles parviendront au point où je veux te conduire.

Un homme qui trouvera toujours dans la conversation de sa femme un nouveau charme, se plaira à converser avec elle ; ce sera pour lui un délassement agréable : il n'ira pas chercher dans une société étrangère, ce qu'il sera sûr de trouver chez lui. S'il se répand au dehors, il éprouvera les contradictions presque inséparables des sociétés. Alors il ne sentira que

plus vivement la douceur enchanteresse de celle de sa femme. Oui, ma tendre Cornélie, tu es sûre, avec cette conduite, de captiver, plus que personne, l'esprit de ton mari; il sera l'admirateur secret de tes talens; il te reste à enchaîner son cœur; nous sommes déjà convenues que c'est l'ouvrage des vertus.

Une douceur qui ne se dément jamais t'est naturelle; et combien elle à de force! Je ne crains pas de ta part des caprices; ils ne sont connus que des femmes désœuvrées; parce qu'il faut que l'imagination travaille.

L'indulgence pour autrui, est l'apanage de la raison; ainsi, elle ne peut te manquer. Nous devons toujours envisager les choses du bon côté, et ne croire au mal, que quand il est évident. Ne donne pas, ma chère, d'autres leçons de sagesse à Hyppolite, que ta bonne conduite; qu'il ne sorte jamais de ta bouche un seul mot qui ressemble à la prédication: ne fais pas de la vertu, une précieuse; garde pour toi-même sa sévérité; ne montre à ton mari que la sérénité dont elle te fait jouir intérieurement, et tu seras sûre de la lui faire aimer.

Ne donne d'avis à ton mari, n'importe sur quoi, qu'il ne t'en demande. S'il s'égare, montre-lui si adroitement la vérité, qu'il puisse croire l'avoir reconnue lui-même. Rien ne peut nous autoriser à prendre un ton de supériorité; toutes les qualités du cœur et de l'esprit s'éffaceroient à ses yeux, par une vanité si déplacée. N'oublie pas que la modestie est le relief de notre mérite. La soumission, le respect, sont les devoirs que la nature et les lois sociales nous imposent envers notre mari; acquittons-nous en, ma chère, avec dignité, et ce sera ménager nos droits à son attachement.

Je ne te donnerai point de conseil sur la complaisance, la prévenance; puisque tu aimes ton mari, il te seroit impossible de manquer de l'une et de l'autre.

Tu dois mettre ta gloire à tenir envers ton mari la conduite d'une amante, et borner tes vœux à devenir son amie: pour cela, n'éxige rien de lui. On est indigne d'inspirer de l'amour ou de l'amitié, quand on se considère seule; il faut toujours beaucoup avancer de son côté; il est noble et satisfaisant de faire tout pour ce que

l'on aime. L'on doit aussi présumer que notre mari est capable de faire autant que nous. Montre à Hippolite jusqu'au fond de ton ame. Apprends-lui à y lire, comme dans un livre. Ne lui cache que les sujets de chagrin qu'il peut te donner; la délicatesse te fait une loi de les lui taire; sur tout le reste, la confiance la plus entière est de devoir: tu mériteras la sienne, et c'est le lien le plus fort de l'amour et de l'amitié. Emploie ce grand fond de sensibilité, que tu as reçu de la nature, à répandre sur toutes tes actions un intérêt tendre; il parlera à son cœur, comme à ses yeux: c'est un charme qu'on ne sauroit décrire, ni définir, mais qu'on sent parfaitement, et dont le succès est certain. Voilà, ma chère Cornélie, les principales vertus que nous devons mettre en pratique dans la société privée. Il est encore d'autres choses à observer dans la société générale, qui me paroissent importantes pour notre but.

Une femme que l'on voit aller dans la société sans son mari, annonce qu'elle sait s'amuser sans lui, et donne aux galans de profession le droit de chercher à en

profiter. Aies toujours quelque prétexte honnête, pour te dispenser de sortir, lorsque ton mari n'aura pas le tems ou la volonté de t'accompagner. Tu ne t'ennuyeras pas chez toi. Une femme d'ordre a mille petits ouvrages à faire qui la distrayent; d'ailleurs, de bonnes lectures sont nécessaires pour l'exercice de ton esprit; ainsi, tu n'auras pas de tems de reste: ne sors jamais, plutôt que de paroître en société sans ton mari, ou au moins sans ta mère. Tu ne croirois pas combien la réputation tient à peu de chose, et combien elle est importante pour le bonheur. Lorsque tu seras en société avec ton mari, aies pour lui les mêmes égards, que pour un étranger; écoute-le avec attention, quand il parle; que tes yeux disent à tout le monde combien tu l'aimes, et que tes actions prouvent l'estime que tu as pour lui, par le respect que tu as pour toi-même: sans familiarité, montre de l'aisance; sois aimable avec les femmes; réservée sans affectation avec les hommes; ne laisse appercevoir ton esprit qu'en faisant valoir celui des autres; porte sur ton front l'image de la candeur; suis les modes avec décence; consulte plus le goût de

ton mari, que le tien propre; mets autant d'ordre dans tes habits que dans ta conduite, pour ne pas faire une dépense excessive : si tu ne t'écartes pas, ma chère Cornélie, de ces principes, tu seras toujours chère à ton mari, et tu deviendras l'exemple de tes amies; chacun te rendra justice, et l'écho de la voix publique retentira dans le cœur de ton mari, pour t'y graver profondément; loin de rougir alors de paroître t'adorer, il auroit honte au contraire d'être le seul qui ne connût pas le prix du trésor qu'il possède. Hippolite ne trouvant nulle part une femme, qui, comme toi, satisfasse également son cœur, son esprit et sa raison, te vouera un attachement éternel : crois, ma chère, que la constance se nourrit du mérite de l'objet aimé : l'homme n'est volage, que parce qu'il cherche le bonheur; s'il le trouve réellement avec sa femme, il cessera de l'être.

Tu ne douteras plus, ma Cornélie, du pouvoir de ma philosophie pour te consoler. Tu ne craindras plus que je cherche à t'apprendre à supporter l'indifférence de ton mari. Non, jamais une femme sensible ne pourroit y parvenir; aussi, a-t-elle plus de

ressources pour se faire aimer ; voila le point que tu desires, et c'est celui où ma morale peut te conduire. Je t'ai expliqué ce que je pratique avec succès, avant de répondre aux articles de ta lettre : j'ai voulu que la perspective du bonheur au-quel tu peux atteindre, te rendît plus raisonnable sur la cause de tes chagrins présens.

Parcequ'Hippolite a, mal-à-propos, plaisanté sur le sujet de ton inquiétude, tu crois qu'il ne t'aime plus ; parce qu'il a fait attention à une jolie femme, tu le crois inconstant : si tu lui as témoigné la crainte de perdre son affection avec douceur et modération, tu n'as pu que lui prouver la tienne ; mais, si tu lui as montré que cette crainte étoit fondée sur les accueils qu'il faisoit à une autre, tu as commis une grande faute, que tu ne saurois trop tôt réparer. L'entière confiance est la plus grande marque d'amour qu'on puisse donner à son mari : un peu de réflexion, ma chère, te préservera de la jalousie ; souviens-toi qu'une coquette ne peut inspirer, tout-au-plus, qu'un goût passager : je te le répète, l'amour est l'enfant de l'estime. Quelle

considération ton mari peut-il avoir pour celle que tu me cites, d'après le portrait que tu m'en fais ? sèche tes larmes, ma Cornélie ; reprends ta gaîté ; suis exactement les préceptes que je viens de te tracer ; tu y trouveras également ta satisfaction et ta gloire. Tu auras plus de mérite que moi, parce que la pratique de toutes les vertus est facile avec mon cher Discenteuil : je me suis mise sous sa direction ; ainsi, je suis devenue l'élève de l'amour et de la philosophie. Il y a long-tems que j'avois dans mon ame les principes de conduite, que je viens de t'expliquer ; mais il m'en fait recueillir les plus doux fruits. Que ces observations ne t'arrêtent pas, ma chère Cornélie ; Hippolite a de l'esprit, il saura t'apprécier.

Adieu, mon aimable amie ; tes peines, comme tes plaisirs, seront toujours vivement partagés par ton Eléonore.

LETTRE XVI.

CORNÉLIE A ELÉONORE.

Quel baume salutaire tes conseils, mon

Eléonore, répandent dans mon ame, en y faisant naître l'espérance! Tu me montres la route du bonheur, tu y marches toi-même; j'entreprends courageusement de t'y suivre.

Je reconnois le pouvoir et l'utilité de ta sage Philosophie. Sans la parfaite connoissance du cœur, on erre: il n'y a alors que le hasard qui puisse nous rendre heureux en mariage.

Hier, ma chère, me trouvant seule avec Hippolitte, (ce que souvent il évite) je lui parlai de toi, de notre amitié. Comme je t'aime, et que d'ailleurs une femme est rarement laconique sur le sentiment, je parlai long-tems, sans qu'il me répondît: je parvins enfin à lui faire partager ma conversation. Il s'en acquitta avec grace; je n'eus point de peine à lui montrer du plaisir à l'entendre; car il étoit réel. Après m'y être livrée quelque tems; mon cher Hippolite, lui dis-je, ton cœur est fait pour l'amitié; car, tu la dépeins de manière à l'inspirer: tu ne veux pas paroître amoureux de moi; qui empêche que nous ne soyons amis? nous ne sommes pas encore assez vieux, répondit-il d'un ton grave. J'eus

peine à lui cacher ma douleur, et me forçant à sourire; prends donc garde à ton cœur, lui dis-je; j'en ferai le siège; il faut absolument que je l'enchaîne dans les doux liens de l'amour ou de l'amitié. Tu ne me verras jamais jalouse de tes conquêtes; mais je resterai toujours constamment sur les rangs: un peu de réflexion, mon ami, m'a fait sentir le ridicule des plaintes que je t'ai faites, sur les prétentions de la belle Rincly; elle te trouve aimable; rien n'est plus simple, puisque tu l'es. Elle est imprudente, mais sa jeunesse porte son excuse; je ne veux me prévaloir de l'avantage que j'ai sur elle, de pouvoir t'aimer publiquement, que pour répandre plus d'agrément dans notre commerce intime, et semer sur tous tes pas les fleurs du sentiment: voilà quelle sera mon occupation continuelle: vois si tu pourras rester indifférent. Hippolite me regarda, rougit, m'embrassa avec émotion, et alloit sans doute me répondre, lorsque nous fûmes interrompus par la visite de plusieurs personnes: jamais contretems ne fut plus désagréable; j'eus beaucoup à prendre sur moi, pour ne pas montrer mon chagrin.

La conversation devenue générale, je

suivis exactement, Eléonore, ce que tu m'as recommandé en pareille circonstance. La citoyenne Rincly arriva peu de tems après. Elle est, comme je t'ai dit, très-jolie; elle a peu d'esprit, mais du jargon de société; par conséquent, pour occuper tout le monde d'elle, elle saisit toujours la parole, ou son silence forcé est remplacé par beaucoup de minauderies. Elle avoit entamé un sujet de conversation, dans lequel elle se trouvoit embarrassée; je vis le moment où elle alloit être l'objet de la risée de toute la compagnie. Je donnai à plusieurs de ses expressions une interprétation ingénieuse, ce qui changea le fond et lui donna le moyen de s'en tirer avec honneur. J'en fus payée par un tendre regard d'Hippolite, qui sentit le prix de ma conduite. Moi-même, Eléonore, j'ai plus joui du triomphe de ma rivale, que je n'aurois eu de plaisir à la voir humiliée devant mon mari: tant il est vrai que la générosité porte avec elle sa récompense! C'est à toi, ma tendre amie, que je dois le premier essai de mes succès. Qu'il me sera doux de devoir mon bonheur à la pratique de tes sages conseils.

Adieu, mon ange ; tu ne seras pas long-tems sans recevoir des nouvelles de ta Cornélie.

LETTRE XVII.

Eléonore à Cornélie.

Qu'il est agréable, ma chère Cornélie, d'avoir une écolière comme toi ; dès la première leçon, tu surpasses ta maîtresse. Il est vrai que je ne t'ai rien appris qui ne fût dans ton cœur. La différence de ma situation à la tienne m'a mise à même de réfléchir davantage : voilà tout. Née riche, les plaisirs ont successivement employé ton tems ; et ne connoissant le malheur que de nom, tu ne pouvois sentir la nécessité de trouver des armes contre lui, en étudiant le cœur humain. Ma tendre mère qui a toujours été en butte aux vicissitudes de la fortune, a reconnu l'importance d'établir en elle-même la source de son bonheur, par des principes invariables de sagesse et de conduite. Le malheur est la meilleure école de la vertu ; l'infortuné se trouve comme isolé au milieu de la société ; il ne peut trou-

ver de consolation qu'en lui-même. Est-il étonnant qu'il sache aimer et pratiquer la vertu ? Ma mère savoit que rarement il dépend de nous de changer notre situation ; qu'il faut donc travailler à y conformer nos goûts, nos idées. Elle m'a formé suivant les maximes qu'elle avoit adoptées, et la méthode que je me suis faite pour trouver le bonheur dans l'état du mariage, dérive des mêmes principes.

Fais-moi part, chère Cornélie, des plus petites particularités ; tu sais que je m'y intéresse, puisque je t'aime comme une seconde moi-même.

Je te dirai que Germeuil, avec l'applaudissement de sa famille et de ses amis, épouse dans quelques jours Emélie. Cette charmante fille, orpheline dès son bas âge, fut élevée par une bonne femme, qui se privoit d'une partie de son nécessaire pour le partager avec elle. Elle la perdit à l'âge de quatorze ans. Comme elle demeuroit dans le voisinage de la mère de la veuve Francise, qui étoit très-jeune alors, cette citoyenne la prit pour servir sa fille. Emélie profita de l'éducation qu'on donnoit à sa jeune maîtresse, et on peut dire qu'elle l'égale en vertus et

en agrémens ; elle n'a plus le charme de la première jeunesse ; mais il est impossible d'être plus aimable. Ma conduite avec mon mari ne lui a pas échappé ; elle m'a demandé des conseils, et se propose de suivre le même plan : je suis sûre qu'elle y réussira. Ma chère Cornélie, nous en amènerons l'usage. Quel triomphe pour nous de servir d'exemple à notre sexe ! en travaillant à le mériter, préservons-nous de la vanité, et notre gloire sera aussi pure que réelle.

Adieu, ma charmante amie ; du courage, de la patience, et tu jouiras bientôt de la même félicité que ton Eléonore.

LETTRE XVIII.

Cornélie a Eléonore.

J'ai beau, mon Eléonore, ne négliger aucun de tes préceptes ; le cœur d'Hippolite s'éloigne de plus en plus de moi. Il fuit ma conversation, ou ne me parle que d'un air distrait ; je doute même qu'il écoute ce que je lui dis ; je redouble de soins pour le prévenir ; mais je m'apper-

çois que mes attentions lui sont à charge. Quand nous sommes en société, il paroit un peu plus flatté de ce qu'il y est l'objet de ma délicate sensibilité; mais il ne reste pas souvent chez lui, ou ne m'accompagne que quand il ne peut pas faire autrement. Je reste à la maison, livrée à mes tristes réflexions, ou bien je porte mes regards dans l'avenir, afin d'y puiser les forces nécessaires à ma tranquillité, au milieu des plus justes sujets de chagrin. J'ai résisté aux instances réitérées d'une amie de ma tante, pour aller dîner chez elle, Hippolite ayant des affaires qui l'empêchoient d'y venir. Lorsqu'elle fut partie, il me demanda la cause de mon refus. Je ne saurois, lui dis-je, prendre du plaisir où tu n'es pas. Tu as tort, fut toute sa réponse, et il sortit.

Je sens, ma chère amie, mon cœur oppressé; ma tête n'est pas libre; mille idées confuses m'accablent: je ne fermerai point cette lettre aujourd'hui; peut-être serai-je plus heureuse demain.

Ah, mon Eléonore! que de funestes connoissances j'ai acquis! je pressentois

bien mon malheur ; mais je n'en imaginois pas toute l'étendue. Ce n'est point un goût de légereté ; c'est une passion qui remplit le cœur d'Hippolite. Je vais tâcher de mettre plus d'ordre dans mon récit, qu'il n'y en a dans mes idées.

J'entrai ce matin dans le cabinet d'Hippolite, pour prendre un livre dans sa bibliothèque. Je le trouvai occupé à considérer attentivement un portrait, qu'il tenoit dans ses mains, et il ne m'entendit pas approcher. Tous les traits de son visage offroient l'expression du plus tendre amour. La curiosité me fit jeter les yeux sur cette peinture, et j'y reconnus la figure très-ressemblante d'une jeune fille qui demeure vis-à-vis nos fenêtres : j'avois regardé plusieurs fois cette jeune personne, parce que sa beauté est relevée par un air de candeur enchanteresse. Il ne me fut donc pas difficile de la reconnoître ; ma surprise, de ce qu'elle étoit l'objet des méditations de mon mari, me fit faire un mouvement, qui le retira de la rêverie où il étoit plongé : il m'apperçut, et voulut cacher le portrait : laisse-moi le regarder, lui dis-je d'un air dégagé. J'aime singulièrement cette figure : je ne m'étonne

pas qu'elle te fasse plaisir à considérer ; elle peint une belle ame : il rougit, et son extrême embarras ne lui permit pas de me répondre. Je lui fis alors part du motif qui m'avoit amenée chez lui, et, ayant pris le livre, je me retirai : rentrée chez moi, je versai un torrent de larmes : Hippolite en adore une autre, me disois-je ; je n'en saurois douter ; et je ne meurs pas de douleur !

Revenue de mon accablement, je résolus de m'instruire des détails de cette intrigue, pour régler ma conduite d'après tes conseils. Lorsque ma femme-de-chambre vint me coëffer, je lui demandai si la jeune Hortence, notre voisine, étoit malade, que je ne l'avois pas vue à sa fenêtre, depuis plusieurs jours. Je ne le crois pas, me répondit-elle : on en parleroit dans le quartier ; car tout le monde l'aime ; elle est si douce, si sage, que chacun se plaît à en faire l'éloge ; elle travaille avec sa mère : va, lui dis-je, la chercher ; je veux lui parler. Elle revint quelques instans après avec la mère. Je demandai à cette dernière, si son usage étoit d'aller chercher de l'ouvrage elle même, et si je ne pouvois voir sa fille ;

elle parut interdite de ma question. Je fis retirer ma femme-de-chambre. Elle me dit alors, que la réputation que je m'étois faite, l'engageoit à m'ouvrir son ame, et à ne me rien cacher; que mon mari n'avoit pas rougi de venir chez elle, faire à sa fille des propositions qu'elle n'étoit pas faite pour écouter; qu'elle étoit pauvre, mais qu'elle avoit de l'honneur; que, lui ayant fermé la porte de sa maison, il avoit écrit des lettres, qu'elle avoit renvoyées, sans les ouvrir: qu'enfin, excédée de ses poursuites, sa fille, ne voulant plus se mettre près sa fenêtre, la seule qui lui procure le jour dont elle avoit besoin pour son travail, elle venoit de vendre une portion de ses meubles, pour faire de l'argent, afin de pouvoir changer de logement. Il n'y a pas de sacrifice pénible, ajouta-t-elle, quand il s'agit de mettre l'innocence à l'abri du danger, puisque tous les trésors ne sauroient la compenser! Tu peux juger, Eléonore, de l'impression que me fit ce discours. J'embrassai de tout mon cœur la respectable mère, en lui glissant dans la main mon porte-feuille, que je l'obligeai d'accepter.

Je renonçai au projet de voir Hortence, attendu l'impossibilité de la faire venir chez moi, sans que mon mari le sût ; mais, je pris leur nouvelle adresse ; car je veux leur rendre tous les services qui pourront dépendre de moi.

A l'heure du dîner, Hippolite fit dire qu'il ne paroîtroit point ; qu'il étoit incommodé. Je volai à son appartement ; je le trouvai couché ; il avoit la fièvre et l'air abattu : j'employai tout, pour lui persuader de faire avertir un médecin. On m'assure que son indisposition n'aura pas de suites dangereuses ; mais moi, qui en connois mieux la cause, je ne respire pas d'inquiétude : quoiqu'il m'ait dit beaucoup de choses honnêtes, je vois que ma présence le gêne ; Je me tiens derrière ses rideaux ; c'est un soulagement pour ma tendresse : je ne quitterai sa chambre ni jour ni nuit, qu'il ne soit guéri. C'est au pied de son lit, tandis qu'il repose, que je t'écris. Apprens-moi, mon Eléonore, ce que je dois faire ; je suis trop accablée pour pouvoir te dire autre chose qu'adieu.

LETTRE XIX.

Eléonore a Cornélie.

Du courage, ma tendre Cornélie; ne t'allarme pas; ne crains rien de l'indisposition d'Hippolite; crois qu'elle ne sera que momentanée: la cause fait honneur à son cœur; il a été, sans doute, aussi touché de l'éloge délicat que tu as fait du portrait d'Hortence, que confus de ce que tu le lui trouvas dans les mains. Cela a produit un petit dérangement dans sa santé; mais il y gagnera beaucoup; il te connoîtra mieux. Et toi, mon amie, tu dois voir que tu lui es chère, puisqu'il a rougi de te paroître coupable. Je n'ai d'autres conseils à te donner, que de ne jamais lui rien dire qui puisse rappeler ce fait. Suis les mouvemens de ton bon cœur, pour servir Hortence et sa mère. Si tu es assez heureuse pour trouver les moyens de leur être véritablement utile, et que cela parvienne à ton mari, tu l'obligeras à la reconnoissance.

Ne te laisse pas, mon ange, accabler

par la douleur ; Hippolite vaincra son amour pour Hortence ; si cette jeune fille mérite son estime par sa conduitte, la tienne est bien au dessus; ainsi tu l'emporteras. Adieu, ma chère ; je vais compter les minutes jusqu'a ta première.

LETTRE XX.

Cornélie a Eléonore.

Hippolite a recouvré sa santé ; ainsi, mon Eléonore, je suis moitié moins à plaindre ; mais c'est l'être encore beaucoup. Il me fuit plus que jamais ; malgré mes instantes prières, il n'a point voulu permettre que je l'accompagne à Passy chez ma tante, où il est allé pour respirer le bon air. Il n'a donné d'autre prétexte de son refus, que de ne pas vouloir priver ma mère de ma société. Juge combien il étoit peu valable. Hippolite Dorval est ici pour un mois. Tu sais que c'est un neveu que ma mère chérit beaucoup ; et il loge dans notre maison. Aussi, n'ai-je pu dissimuler à mon mari tout mon chagrin ; mes larmes ont coulé

malgré moi sur son visage, en lui disant adieu.

J'ai fait venir ce matin Hortence et sa mère. Cette jeune fille m'a vivement intéressée. Elle me paroît avoir un caractère aussi aimable que sa figure. Je vais leur fournir de quoi louer et garnir une boutique, pour qu'elles puissent trouver une existence honnête et agréable dans le commerce. La mère s'y connoît ; ainsi, je crois qu'elles s'en retireront fort bien. La somme qu'il faut, n'est pas très-considérable : quatre ans d'économie sur mes dépenses personnelles me la feront retrouver. C'est donc un léger sacrifice, dont je serai bien récompensée par leur bonheur : tu peux juger de leur reconnoissance; les êtres vertueux ne sont jamais ingrats ; et les infortunés sont si sensibles ! leur joie a fait diversion à ma douleur. J'ai éprouvé que l'art de jouir est de faire des heureux.

Bon soir, mon Eléonore ; je te quitte pour écrire à Hippolite : je veux qu'à son lever, demain, il reçoive une lettre dictée par le plus tendre amour. Tu vois que je ne lui laisserai pas le tems de m'oublier. Hélas ! je voudrois pouvoir me peindre jusque sur

les murs de la maison qu'il habite, pour qu'il me retrouve par-tout. Adieu, ma tendre amie, je fais un larcin à l'amitié, en faveur de l'amour. Ce n'est pas toi qui me trouveras coupable.

LETTRE XXI.

Eléonore a Cornélie.

Le refus d'Hippolite, de t'emmener avec lui à la campagne, ne me surprend pas, ma chère Cornélie. Il prouve son regret de ce que tu as découvert un juste sujet de plainte contre lui. Cette crainte d'être avec toi n'a d'autre source que dans son amour propre. Cède un moment à ce foible, et son cœur te payera ton sacrifice.

Je suis enchantée, et te félicite du plaisir que tu as eu d'arracher à l'infortune des femmes aussi estimables qu'Hortence et sa mère : Ce dont je te loue, c'est de rendre ce service à une rivale.

On m'interrompt : une société nombreuse arrive chez moi : pour ne pas perdre ce courrier, adieu, mon ange ; je t'admire autant que je t'aime.

LETTRE XXII.

CORNÉLIE A ELÉONORE.

Depuis quatre jours, mon Eléonore, j'ai écrit quatre lettres à mon mari, sans avoir obtenu un seul mot de réponse. Le domestique qui les lui porte, m'assure que la santé d'Hippolite est parfaite. Je ne puis concevoir le motif d'un silence si obstiné. Je serois déjà partie pour le rejoindre; mais je crains que cela ne lui déplaise. Est-il une situation plus cruelle? ah! mon amie; qu'il y a d'insensibilité dans ce procédé! Que dois-je faire, chère Eléonore?

J'ai quitté la plume, ma tendre amie, pour recevoir la visite de la citoyenne Rinely qui m'a tenu un étrange discours. Après avoir employé les plus tendres protestations pour m'assurer de son amitié, elle me dit que mon mari, devenu amoureux d'Hortence, venoit de faire une dépense considérable pour l'établir dans le commerce. Quoique surprise de sa confidence, je n'hésitai pas à l'assurer qu'elle étoit mal instruite. Telles choses que je

pus lui dire, elle insista sur son opinion. Pour réhabilitér la réputation d'Hortence, je lui appris que c'étoit moi qui lui avois rendu ce service. A cet aveu, la confusion de la citoyenne Rincly fut visible. Elle me témoigna des regrets de son erreur, et se retira. Que veut dire ceci, mon Eléonore! quel intérêt cette femme a-t-elle de surveiller les actions de mon mari, et, sans s'éclaircir de la vérité des faits, venir me les apprendre? C'est pour moi une énigme. Aide-moi de tes réflexions, ma chère. Adieu, je n'ajoute rien pour ne pas retarder ta réponse.

LETTRE XXIII.

Eléonore a Cornélie.

Le silence d'Hippolite me surprend autant que toi, ma chère Cornélie. Peut-être est-il retenu par un reste de fausse honte : mais il est possible aussi que quelque incident l'ait empêché de recevoir tes lettres. Sers toi d'un autre voie pour les lui faire parvenir. Ce qui m'engage à te donner ce conseil, c'est la conduite de la Citoyenne Rincly. Elle a donc des agens dans ta maison, pour savoir

ce qui se passe dans le cœur de ton mari? il n'est plus difficile alors de deviner le reste. Le changement subit de la fortune d'Hortence, dut naturellement lui paroître l'ouvrage de son amant; son empressement de venir te conter le roman qu'elle avoit composé, montre le desir de troubler ta tranquillité. Elle n'est pas assez liée d'amitié avec toi, pour que ce sentiment l'engage de se charger elle-même de t'apprendre une nouvelle, qui pouvoit te parvenir par d'autres, moins soigneux de te ménager les consolations nécessaires. Il est donc évident que la jalousie la dirige. Le domestique que tu charges de porter tes lettres à ton mari, est peut-être celui qu'il employoit pour porter les siennes à Hortence, et ce garçon est dans les intérêts de la Rincly; il me semble qu'autrement elle ignoreroit l'affection qu'Hippolite a conçue pour cette vertueuse fille. Ton mari ne l'a surement pas prise pour confidente et Hortence est trop sage pour avoir publié son histoire si je ne me trompe pas, ma chère, dans mes conjectures, agis avec bien de la prudence; le bonheur de ta vie en dépend. Adieu, monamie,

LETTRE XXIV.

Cornélie a Éléonore.

Ah, Éléonore ! il y a une trame affreuse contre ta Cornélie. J'ai chargé Angélique ma femme-de-chambre de porter elle-même une lettre à mon mari. Il la reçut avec le ton le plus froid, et, après l'avoir lue, il lui remit un billet pour moi : Voici son contenu. » Femme indigne de porter mon nom, » n'ajoute pas à tes crimes, l'hipocrisie. » Je sais ta conduite. Je te méprise au- » tant que je le dois. Par respect pour moi- » même, j'ensevelirai dans le plus profond » silence, ton infamie. Je ne te reverrai » que quand j'aurai assez pris sur moi, » pour regarder avec tranquillité une fem- » me qui m'a si cruellement trompé ».

Juge, mon Eléonore, de ma douleur à la réception de cet étrange billet. Je perdis connoissance ; revenue à moi, je partis avec Angélique pour Passy. Je ne me fis point annoncer chez ma tante. J'entrai dans le jardin où l'on m'avoit dit que je trouverois Hippolite. Aussitôt qu'il m'apperçut, il voulut se reti-

rer ; mais je courus assez vîte pour ne pas lui en laisser le tems. Je saisis une de ses mains ; je le retins malgré lui ; je lui demandai, le plus tendrement qu'il me fût possible, l'explication du billet qu'il m'avoit envoyé : la colère parut sur son front, et il sortit de sa poche une des lettres que je lui avois écrites. Comme elle n'étoit remplie que de l'expression du plus sincère amour, je ne comprenois pas qu'elle pût être la cause de reproches aussi sanglans. Il me fit alors voir l'adresse sur laquelle je vis, au lieu de son nom, celui de mon cousin Hippolite Dorval. Ma surprise fut extrême. On avoit si parfaitement contrefait mon écriture, que je m'y serois méprise moi-même. Je n'avois nommé dans le contenu de ma lettre qu'Hippolite ; ce qui confirmoit l'erreur de mon mari. Ah ! m'écriai-je ; qui a pu employer une ruse aussi infâme ? la vérité avec laquelle je fis cette exclamation, parut frapper Discenteuil. Me voyant prête à tomber en foiblesse, il m'obligea de m'asseoir. Je retrouvai assez de force pour lui demander qui lui avoit remis cette lettre, et s'il en avoit reçu plu-

sieurs autres, que je lui avois écrites. Il m'assura qu'il ne me nommeroit jamais la personne qui la lui avoit fait parvenir, et qu'il n'en avoit point vu d'autres que celle qu'Angélique lui avoit donnée le matin. Comme la résolution que tu m'as fait prendre, Eléonore, de ne jamais faire de reproches à mon mari, m'avoit empêchée de me plaindre de son silence en lui écrivant, il pouvoit douter que je l'eusse fait plusieurs fois. Je ne pouvois réclamer le témoignage du domestique que j'avois chargé de mes lettres, puisqu'il étoit complice de la trame ourdie contre moi. Il m'étoit facile de juger que la Rincly étoit l'auteur du complot; mais cela ne me donnoit pas le moyen de me justifier. Raconter à Hippolite le faux récit qu'elle m'avoit fait sur Hortence, comme c'étoit lui rappeler ses torts envers moi, dans ce moment cela pouvoit lui paroître un palliatif pour ceux qu'il me soupçonnoit. Je me bornai donc à l'assurer de mon innocence et de mon tendre amour. Je le conjurai de me rendre plus de justice; je le priai de réfléchir attentivement sur le compte des person-

nes qui me rendoient victime de leur atroce calomnie, pour juger si elles méritoient mieux sa confiance que moi. Je le suppliai de m'accompagner à Paris, pour découvrir lui-même la vérité. Il souscrivit à cette dernière demande.

Mon mari conserve avec moi un air de réserve qui m'accable. Chère Eléonore, qu'il est dur d'être soupçonnée de crimes et sur-tout par celui que l'on aime. Jamais, je n'ai répandu de larmes plus amères. Adieu, ma tendre amie, toi seule essuies les pleurs que je répands.

LETTRE XXV.

Eléonore a Cornélie.

Crois, ma chère Cornélie, que ton innocence sera reconnue par ton mari. Prends sur toi, ma chère, pour supporter avec courage ce moment-ci. Je sens que tu souffres cruellement; mais, mon ange, Hippolite est plus à plaindre que coupable. Le plus sage des hommes ne peut se défendre contre l'impression d'une calomnie

revêtue de vraisemblance ; il n'y a alors que l'évidence qui puisse le ramener à la vérité.

Use toujours, ma tendre amie, de la modération que j'ai admirée dans ta manière de te justifier : elle est un des attributs de la vertu ; elle fera reconnoître la tienne. Chère Cornélie, je m'estime heureuse de servir à ta consolation. Hélas ! si de partager tes peines pouvoit les diminuer, tu t'en appercevrois. Adieu, mon ange ; j'espère que tu ne m'apprendras plus que des sujets de joie.

LETTRE XXVI.

Cornélie a Eléonore.

Je respire, chère Eléonore ; mon mari est instruit de la vérité ; il a reconnu mon innocence ; c'est lui-même qui est venu me le dire. Il ne m'a point donné de détails comment il l'avoit découvert ; mais il m'a fait les plus tendres excuses, en m'accablant de caresses. Le transport de ma joie étoit trop vif pour me laisser la possibilité, dans cet instant, de lui faire des ques-

tions; ce seroit manquer de délicatesse, de lui en parler à présent. Je sais seulement qu'il a chassé son domestique, avec défense de jamais se montrer dans notre maison.

Chère et tendre amie, jamais je n'ai été si heureuse. Hippolite paroît aussi content que moi, et il n'est pas moins tendre.

Mon mari sortit pour affaires, j'étois seule, livrée aux plus douces réflexions; j'allois prendre la plume pour t'écrire, lorsque la citoyenne Darency, chez laquelle j'ai connu la Rincly, est venue me voir. Elle me dit : « Mon amitié pour toi, ne me permet pas de te faire ce que je sais de ma femme-de-chambre, qui est intime avec celle de la Rincly. Cette femme s'est introduite chez moi sous le nom de la veuve d'un ami de feu mon oncle, et elle n'est autre qu'une ancienne maîtresse de ton mari. Elle est fille d'un domestique qui servoit son père. Sa beauté lui a attiré les soins d'Hippolite; il a su s'en faire écouter, et ils ont une petite fille âgée de quatre ans. Ils étoient brouillés ensemble depuis long-tems; mais, lorsqu'elle a appris son mariage avec toi, elle

a formé le projet de vous désunir l'un et l'autre. Sachant que l'amitié et le ménage nous rapprochent souvent, elle est venue chez moi, pour s'ouvrir ta maison par la mienne. Ne reçois plus cette malheureuse chez toi; je lui ferai fermer ma porte. « Tu n'as appris ces faits, répondis-je, à la citoyenne Darancy, que par des voies indirectes; ils peuvent être fabriqués par la calomnie; ils demandent au moins d'être éclaircis; j'exige de ton amitié, ma chère, la plus grande prudence; je sais que je dois compter sur ta discrétion; mais recommande-la fortement à ta femme-de-chambre; éloigne la Rincly de chez-toi, sans la chasser ouvertement: tous ces ménagemens sont nécessaires pour me conserver l'estime et l'affection de mon mari. Elle me promit ce que je lui demandois, et je la connois assez pour être sûre qu'elle me tiendra parole.

Cette histoire, mon Éléonore, est le mot de l'énigme de la conduite de la Rincly envers moi : je n'avois pas encore pu bien la définir. Il me sembloit extraordinaire que la coquetterie seule fît inventer et exécuter un projet aussi noir que le sien.

J'approuve Hippolite de me laisser ignorer la part qu'elle y a. C'est par égard pour lui que j'ai cherché à donner du doute à la citoyenne Darancy sur ce qu'elle m'apprenoit, et surtout que je lui ai demandé le secret.

Dis-moi, ma chère Eléonore, ce qu'il me reste à faire. Tu es un si bon guide que je desire toujours tes conseils. Adieu, mon ange, j'attends impatiemment ta réponse.

LETTRE XXVII.

Eléonore a Cornélie.

Dis à Hippolite, ma chère Cornélie, que son histoire avec la Rincly t'est revenue; que sa fille t'est chère, puisqu'elle lui appartient; que tu voudrois te charger de l'élever pour la soustraire au mauvais exemple que sa mère lui donne, et que ta tendresse pour lui est le garant de celle que tu auras pour cet enfant: point de larmes, en lui faisant cette demande; mais beaucoup de douceur et de sensibilité. Je sais que je ne te demande rien de trop, puisque

c'est ton devoir, et que la bonté seule de ton cœur te porteroit à prendre un tendre soin de le pauvre petite. Tu ne dois pas la priver de ses droits, pour punir la méchanceté de sa mère; d'ailleurs la générosité est la plus belle vengeance. La Rincly n'osera sûrement plus se montrer chez toi. Si elle y vient, que ton air froid l'en chasse. Ne lui fais pas fermer la porte par un domestique; tu ne dois pas exposer ton mari à la malignité de ses réflexions; que ta mère même ne sache pas, s'il est possible, le fond de cette histoire; ne mets pas Hippolite dans le cas de rougir devant elle: garde-toi de lui faire aucune question, pour savoir s'il reverra la Rincly; laisse-le agir; ne lui impose point de loi, et ne lui montre point de craintes. Tu dois paroître persuadée que c'est une ancienne erreur, dont il est revenu. En effet je suis sûre qu'il n'a plus pour elle qu'un parfait mépris. Adieu, ma tendre amie, je suis toute à toi; ton Eléonore.

LETTRE XXVIII.

Cornélie a Eléonore.

Avec quelle satisfaction, mon Éléonore, je vais te faire part de tout mon bonheur! M'étant préparée, je fus trouver Hippolite dans son cabinet, et, avec un air doux, mais grave, je lui contai ce que j'avois appris. Tandis que je lui parlois, il se promenoit à grands pas. Quand j'eus fini, il voulut me répondre; mais je lui coupai la parole, en lui faisant ma demande du ton le plus tendre; il me regarda alors fixement, et me dit: Je n'abuserai point de ta générosité; ma fille est en sûreté chez une honnête femme, qui l'élévera bien. J'insistai; il me refusa toujours; je pris une de ses mains, et la serrant dans les miennes; quoi! tu me refuses un moyen de te donner une preuve sensible de mon amour. J'en sens tout le prix, me dit-il; mais la petite est dans ce moment malade de la petite vérole. Ah! m'écriai-je, s'il n'y a que cet obstacle, je serrerai bientôt ma fille dans mes bras; je puis lui donner

ce nom, puisqu'elle est la tienne. Il fut ému au dernier point. « Tu es capable de faire le sacrifice de ta beauté à ton amour pour moi? femme angélique! et tu n'ignores pas que cet enfant, que tu réclames avec tant de tendresse, est celui d'une femme qui t'a causé les chagrins les plus amers. Oh, mon ange! » Il me pressa alors contre son cœur. Il faudroit un peintre plus habile que moi, pour te rendre, mon Eléonore, cette scène touchante : Hippolite baignoit mon visage de larmes; quelques mots entrecoupés exprimoient son admiration, son amour. Enfin, quand nous fûmes un peu revenus l'un et l'autre d'un si doux attendrissement, il me dit: « Tu m'as toujours été chère, ma tendre Cornélie; ton mérite personnel m'a plus déterminé à t'épouser que les convenances, si tu m'as vu au bout de quelques mois affecter de la froideur, c'étoit pour éviter les sarcasmes qu'on n'épargne pas dans la société aux maris amoureux de leurs femmes. C'étoit au respect humain que je sacrifiois; aussitôt que j'ai commencé à te montrer de l'indifférence, tu as em-

ployé toutes les ressources pour la détruire: tes efforts ne furent pas vains. Je n avois d'autres moyens de me défendre que de te fuir; dans un moment de désœuvrement je jetai les yeux sur Hortence; sa figure me plut; son air de candeur me persuada qu'elle avoit des vertus, qui m'attacheroient à elle. Son infortune me fit croire qu'elle agréeroit des offres propres à l'en retirer: je me trompai dans ce dernier objet de mon calcul; mais, par un caprice assez ordinaire, je persistai dans mon projet. Je m'amusois à la peindre de ma fenêtre: elle s'apperçut, à la fin, de mon occupation; car elle ne se remontra plus; mais le portrait étoit achevé. Tu me surpris, comme je le considérois; je vis l'effort que tu fis sur toi-même, pour me cacher ta douleur, puisque tu me fis l'éloge de celle que tu avois tout sujet de croire ta rivale. Mon embarras fut extrême; tu te rappelles sûrement que je déguisai mal mon émotion: le regret de te rendre malheureuse, en te paroissant coupable, me donna la fièvre. Ton empressement, tes tendres attentions, et, plus que tout, le

sentiment que tu sais répandre dans toutes tes actions, comme dans tes discours, me fit une vive impression, qui ajoutoit à mon remors. C'est pour cette raison que je refusai de t'emmener à Passy avec moi : je voulois me donner le tems de me remettre avec moi-même, et à toi, celui d'oublier mon tort. J'emportai le portrait d'Hortence ; mais je ne pouvois plus y voir que tes traits : sa candeur étoit la tienne : sa beauté ne surpassoit pas tes agrémens : et elle n'avoit pas pour moi cet amour si pur et si tendre que j'admirois en toi ; tu effaças le goût que j'avois conçu pour elle.

Je ne te rappellerai pas ce que j'ai souffert de l'erreur affreuse dans laquelle on m'a jeté sur ton compte, sans te renouveller mes sincères excuses d'avoir pu m'y livrer. Je te cite cette cruelle époque, parce qu'elle me ramène à ce qu'il me reste à t'expliquer. A mon retour ici, mon domestique laissa tomber de sa poche devant moi, sans s'en appercevoir une lettre dont je reconnus l'écriture. Je m'en emparai et l'ouvris avec empressement, parce qu'elle étoit de la

Rincly, qui m'avoit fait donner les preuves de ton crime. J'y découvris mot à mot son infernale trame. Elle mandoit à ce garçon qu'elle avoit manqué son projet de t'inspirer de la jalousie contre Hortence, puisque c'étoit toi-même qui avois établi si honorablement cette jeune fille. Elle lui donnoit tous les détails de cette histoire, et finissoit par lui montrer la nécessité de se retourner de mon côté; etc. etc. J'appris donc, ma chère Cornélie, la belle action que tu avois faite, et reconnus ton innocence. Je jugeai alors de toute la délicatesse, avec laquelle tu t'étois justifiée auprès de moi : mon admiration et mon amour pour toi égalèrent mon indignation contre la Rincly. Jamais homme n'éprouva un sentiment plus vif de joie et de colère, tout à la fois. J'essayai, comme tu le sais, de t'exprimer le repentir qui ne finira qu'avec ma vie : je te sus gré de ce que tu ne me fis point de questions sur la manière que j'avois employée pour découvrir la vérité. Je ne voulois pas te l'apprendre, pour éviter de te parler de l'infâme Rin-

cly. Je voyois bien que tu ne pouvois douter de l'horrible rôle qu'elle avoit joué : Aujourd'hui tu me demandes sa fille : tu ne crains pas de la presser contre ton cœur, lors même qu'elle a une maladie contagieuse, parce qu'elle est aussi fille de ton Hippolite. Ah ! ma tendre Cornélie, quel est mon bonheur de te posséder ! où trouverai-je une seconde toi-même ? qui te connoît, peut-il cesser de t'adorer ? oui, je serai toujours ton amant, ton ami ; loin de craindre de paroître amoureux, je mettrai justement ma gloire à te chérir devant l'univers.

Hippolite, chère Eléonore, ajouta encore mille choses tendres à ces exclamations. Ce ne fut qu'après un épanchement réciproque du plus sincère amour, que nous convinmes, qu'aussitôt que la petite sera guérie, je la prendrai chez moi, sous le nom d'une orpheline ; le secret sera inviolablement gardé, même pour ma mère. Il est enseveli dans ton sein, ma tendre amie.

J'ai tant tourmenté mon mari, pour obtenir d'aller voir la petite malade, que je l'ai obligé d'y souscrire. Nous avons

fait cette visite hier après midi; cette enfant me paroit charmante ; Elle est très-caressante ; malgré ses douleurs, elle a témoigné du plaisir à nous voir ; elle a aisément obéi à son père, pour me donner le nom de sa maman. Tu n'imaginerois jamais, mon amie, la sensation douce que cela m'a fait éprouver. J'espère que bientôt je pourrai l'avoir avec moi. Combien je l'aimerai ! je mettrai tous mes soins à lui donner la meilleure éducation.

En revenant de chez Aglaé, (c'est le nom de ma fille) Hippolite me fit passer, sans le savoir, devant la porte de la boutique d'Hortence. Comme je jettai les yeux de ce côté, il y regarda lui-même, et parut aussi surpris que moi de la voir en conversation avec mon cousin Dorval. Ils étoient si occupés de ce qu'ils disoient, qu'ils ne nous virent point. J'engageai mon mari d'aller, non pas déranger ce tête-à-tête ; car la mère faisoit tiers ; mais augmenter le nombre.

Hortence rougit excessivement, en nous voyant entrer chez elle : j'attribuai cet effet à la présence d'Hippolite ; je ne l'avois pas vu, depuis mon retour de Pas-

sy ; elle ne pouvoit venir me voir, lorsque mon mari étoit à Paris ; je n'avois pas eu le tems de lui écrire, depuis l'explication qu'il m'avoit faite, pour lui apprendre qu'elle n'avoit plus rien à redouter de sa part ; je crus que mon air aisé à le lui présenter suffiroit pour l'en instruire. Hippolite lui fit, en l'abordant, un compliment honnête, dont le ton et la tournure étoit propre à lui persuader que j'étois le seul objet de son affection : en un mot, il lui parla comme à mon amie. Elle conserva le même embarras. Il se retourna alors vers Dorval, qu'il plaisanta agréablement, sur ce qu'il étoit si occupé de son aimable société, qu'il ne nous avoit pas vues, quoique très-près de lui. Ce dernier répondit avec l'esprit que tu lui connois, Eléonore ; il trouva l'occasion d'adresser à Hortence beaucoup de choses sensibles : il me parut qu'elle en étoit flattée, mais que cela ajoutoit à son trouble. Sa rougeur avoit redoublé, en me l'entendant nommer mon cousin. Par égard pour elle, je me pressai de me retirer. Hippolite, curieux de savoir comment Dorval avoit fait sa connoissance, l'enga-

gea de nous accompagner à la promenade : Dorval, qui avoit le même desir que mon mari, de faire des questions, accepta.

A peine fûmes-nous à quatre pas dehors, qu'ils se demandèrent l'un l'autre la même chose. Je riois de cet empressement qui retardoit la satisfaction de leur curiosité réciproque. Enfin, mon cousin nous raconta ceci. « Il y a huit jours, je passois dans la rue * * *. Je vis une femme âgée, avec un costume très-pauvre et paroissant infirme, prise entre les roues de deux voitures chargées, qui se croisoient. Sa foiblesse et son effroi du danger l'empêchoit de se retirer, et elle alloit être écrasée. Hortence sortit avec vivacité de sa boutique, et passant entre les chevaux, la prit dans ses bras et l'emporta. Je courus pour l'aider, parce que le fardeau surpassoit ses forces, et qu'il étoit très-difficile de sortir de cet embarras. Nous parvinmes à faire entrer cette femme dans la boutique : je regardai alors la jeune personne, dont j'admirois le courage et l'humanité; sa beauté me frappa; je fus agréablement surpris qu'une jolie femme eût exposé sa vie pour sauver celle d'une

pauvre malheureuse. De ce moment, je conçus pour Hortence autant d'amour que de vénération; Je restai chez elle le plus long-tems que je pus me le permetre; tous les jours j'y retourne, sous le prétexte de lui acheter des marchandises; j'entre en conversation avec sa mère, qui me paroît une femme bien respectable; elles ne me retiennent jamais; mais elles ne peuvent honnêtement se dispenser de m'écouter et de me répondre; Hortence me parôit avoir autant d'esprit que de candeur; je la quitte chaque fois plus amoureux: puisque ma cousine la connoît, je la prie de me servir auprès d'elle; je ne lui ai pas encore dit combien je l'aime; mais j'ai tâché de le lui faire deviner. Je serois le plus heureux des hommes, si elle veut me donner son cœur en échange du mien, et accepter ma main, ainsi que ma petite fortune.

Hippolite parut aussi content que moi, Eléonore, de l'ouverture de Dorval. Je répondis à ce dernier, qu'Hortence ayant été ma voisine, j'avois eu quelques relations avec elle, et que la connoissance de son mérite, m'avoit inspiré le plus tendre intérêt

térêt. Je me chargeai avec grand plaisir de l'instruire de son bonheur. J'ajoutai, en souriant, que je ne croyois pas avoir beaucoup de peine à lui persuader de l'accepter.

De retour à la maison, nous fîmes part à ma mère du projet de Dorval, et il lui demanda son agrément ; tu sais qu'elle est sa seule parente, à qui il doive cette espèce de soumission. Elle en fut aussi enchantée que nous, quand je l'eus assurée que je me féliciterois de voir Hortence devenir ma cousine, quoiqu'elle ne sache pas comment je connois cette charmante fille.

Ce matin, j'ai été, moi-même, faire part à Hortence et à sa mère, des sentimens de mon cousin. Elles en ont été vivement reconnoissantes. Je crois qu'Hortence n'avoit pas attendu ce moment, pour le payer d'un sincère retour. Elle m'a avoué ingénuement que son émotion, la veille, venoit de la crainte que je n'approuvasse pas les visites de Dorval chez elle, bien plus que de la présence d'Hippolite. Comme c'étoit décadi, elles vinrent dîner chez nous. Nous avons, mon mari et

moi, partagé fortement la joie de ces deux amans. Les arrangemens sont pris: Hortence ira à Bordeaux avec son mari; c'est, comme tu sais, ma chère, la ville où il demeure habituellement. La mère restera ici à continuer le commerce, et elle prendra avec elle cette pauvre femme, qui a manqué d'être écrasée. Elle n'est ni aussi vieille, ni aussi infirme qu'elle le paroît. C'est le manque du nécessaire qui l'a réduite dans cet état. Comme Hortence s'est intéressée pour elle, elle a pris des renseignemens sur son compte. Elle est connue, pour être aussi estimable que malheureuse. C'est ce qui a engagé la mère à la choisir pour sa compagne.

Tu ne me reprocheras pas, mon Eléonore, d'avoir différé de vingt-quatre heures à t'écrire, puisque je t'apprends tant de choses heureuses. Mon bonheur est parfait; je suis bien récompensée d'avoir suivi tes sages conseils. Tu peux justement te glorifier de mes succès: ne crois pas que j'entreprenne de te peindre ma reconnoissance; elle est au dessus de toute expression. Adieu, mon ange; tu n'auras pas de remercimens, pour en avoir trop mérité.

LETTRE XXIX.

ELÉONORE A CORNÉLIE.

Combien, ma chère Cornélie, ton bonheur ajoute au mien ! Quand j'ai reçu ta lettre, je venois de donner le jour à un fils: ne t'étonne donc pas que mon cher Discenteuil me serve de secrétaire. Si je pouvois trouver la force de te gronder, je le ferois, de ce que tu crois me devoir quelque chose : non, ma chère; la source des principes, qui établissent ta félicité, étoit dans ton cœur; si je te les ai développés, je n'ai fait que ce qu'auroient fait tes réflexions.

Je ne peux, mon ange, t'exprimer toute ma satisfaction d'être mère; tu ne saurois, toi, l'apprécier ; il faut l'être, pour pouvoir en juger. Une femme sensible éprouve trop vivement ce doux sentiment, pour qu'elle puisse le peindre. Si la nature eût consulté mon goût, j'aurois eu une fille; mon fils ne m'en sera pas moins cher: il ressemblera à son père; j'espère qu'il aura ses vertus et ses talens.

Je m'occupe de mon enfant, ma chère

Cornélie ; tandis que je devrois te parler de toi-même. Pardonne ce délire à une mère ; tu le partageras, sans doute, un jour ; alors j'obtiendrai grace. Crois, en attendant, que mon cœur ne t'en est pas moins dévoué. Oui, je jouis de tes plaisirs ; ils sont les miens : je compte dans le nombre le mariage d'Hortence, puisqu'elle a épousé un homme capable de faire son bonheur ; sa vertu est récompensée.

Adieu, mon ange ; quoique ma santé soit très-bonne pour mon état, on ne me permet pas de t'entretenir plus longtems. Le moyen de désobéir à mon cher Discenteuil me manque, puisque je me sers de sa plume.

P. S. Au nom de Discenteuil et par lui-même.

N'admires-tu pas, mon aimable sœur, comme ma femme me fait faire moi-même mon panégirique, en te parlant des vœux qu'elle fait pour notre fils. En secrétaire fidèle, j'écris exactement ce qu'elle me dicte ; mais, pour la punir du rôle qu'elle me fait jouer, elle ne verra pas ce que je t'écris sur son compte. Chaque jour

voit augmenter ma tendresse, parce que chaque jour je découvre en elle de nouvelles vertus et de nouveaux charmes. Qu'il est heureux, le moment qui nous a unis ! Combien je me félicite d'avoir pris de si douces chaînes.

Reçois, charmante Cornélie, l'assurance de la part que je prends à ta satisfaction, quoique je ne sois que très-imparfaitement instruite du sujet. Ma femme ne m'a point dit quel étoit ton nouveau bonheur ; je ne me plains point de ce mistère, puisque ce n'est point son secret ; s'il étoit à elle, il n'en seroit plus un pour moi. Adieu, aimable sœur ; permets qne je t'envoye une embrassade avec celle de ma femme ; comme tu les partageras avec Hippolite, il ne t'en restera qu'une ; tu choisiras celle que tu voudras garder.

FIN.